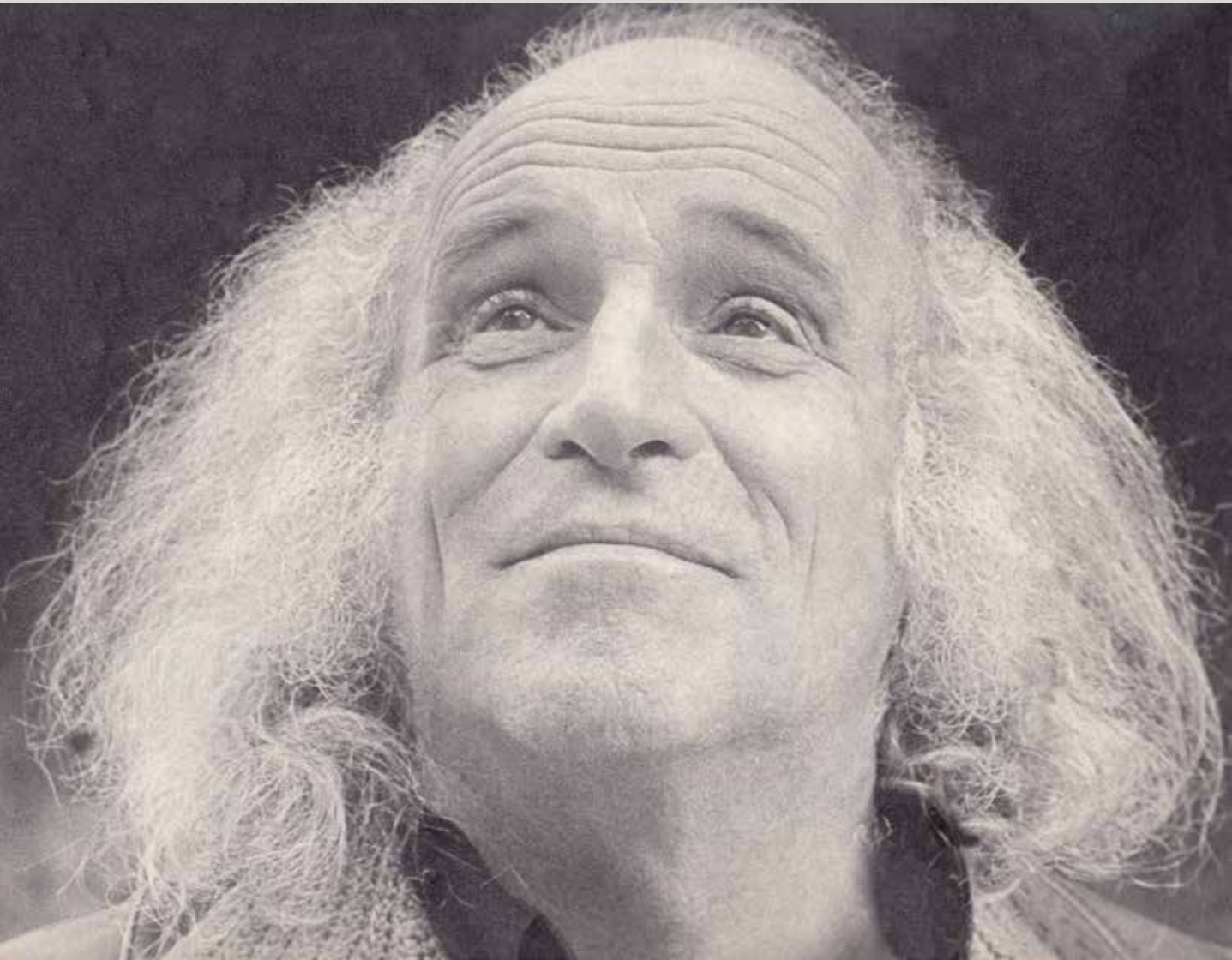


Les Copains d'la nouvelle



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ
Printemps / Été 2017 – N° 33 – 3 €

Le Piano du pauvre-Paris Canaille

Le Chant du Monde a édité en 2016 le coffret (neuf CD), *Monsieur mon passé*, les deux doubles CD, *L’Affiche rouge* et *L’Âme des poètes* (CLN n° 32). Il y a eu une quatrième publication, compilation de quarante chansons en deux CD digipack, *Le Piano du pauvre-Paris Canaille*, le premier reprenant des titres de 1954 à 1958, le deuxième, une majorité de 1953, ainsi que *Le Parvenu* (1954) et *Le Temps des roses rouges* (1950). Un livret de huit pages français-anglais accompagne le disque. Cette compilation s’inscrit dans la collection *La voix des géants*.



Éternel



Il y a peu de *Tribute Léo Ferré*, ces hommages en CD qui présentent une suite d’artistes chantant chacun un seul titre en enregistrement studio : *Avec Léo !* sorti en 2003 (réédité en 2016 avec un titre bonus, CLN n° 32), *Métamuzik* sorti en 2006 (CLN n° 10), tous deux très différents, tous deux d’excellente facture, l’un au générique très médiatique, l’autre avec des artistes moins connus réunis par Jean-Baptiste Mersioll. Un troisième est paru en 2016 à l’initiative d’Elian Levavasseur du label cyberSonor.

Sous la belle couverture de Charles Szymkowicz et le lettrage *Léo Ferré Éternel*, un peu tarabiscoté, dix interprètes font hommage, reprenant les grands succès de Ferré, exception faite de *La Faïm* et, dans une moindre mesure, d’*Elsa*.

Chacun y va de sa couleur musicale et du désir d’éviter imitation ou duplication : Dick Rivers s’éloigne des arrangements de Jean-Michel Defaye pour un *C’est extra* plus rock, Thierry Cojean & Trio Noé Reinhardt lorgnent avec *Jolie même* du côté manouche, Bruno Putzulu dit *La Vie d’artiste*, Frédérique chante *Ça t’ra*, tous deux sur le piano de Léo Nissim, Geoffrey Oryema et Rachid Taha métissent *Thank you Satan* et *Elsa*, Gogol Premier et Gul Deboa profèrent *Y’en a marre* et *Les Anarchistes*. Il y a aussi, parce qu’une interprétation est, avant tout, une mise en voix, la surprenante et très réussie version chorale *a cappella* de *La Faïm*, chanson Ferré un peu périphérique, par 22 v’là les filles et *Avec le temps*, intact et transfiguré à la fois, par la voix de Nilda Fernandez.

Un CD multi artistes, multi Ferré, qui appelle un volume 2.

Keico Wakabayashi chante Léo Ferré, Vol. 2

Encore et toujours Keico Wakabayashi, incroyable servante au grand cœur.

Après trois CD consacrés à Léo Ferré – *Quelle voix Keico Wakabayashi chante Léo Ferré vol. 1*, 1994, *Quelle voix Keico Wakabayashi chante Léo Ferré vol. 2*, 1996, *Franco la muerte Keico Wakabayashi chante Léo Ferré vol. 3*, 2002 – Keico Wakabayashi a publié cinq disques – *Ginza Hakubinkan Theater* 2003, *Ginza Hakubinkan Theater* 2004, *Le Poison tendre* 2006, *La Magie du temps* 2008, *Elegy* 2009 – où elle mêle quelques Ferré à des chansons japonaises, russes, grecques, italiennes, françaises, *Mon amant de Saint-Jean*, *La Bohème*, *Mistral gagnant*, *L’Hymne à l’amour*, *Nantes...* Série achevée, elle est revenue aux chansons de Ferré, « la plus grande découverte de ma vie », avec *Vol. 1* en 2015 et *Vol. 2* sorti fin 2016.



Quinze titres, toujours avec Kumiko Tanemura au piano, toujours dans le même mouvement, reprenant des titres déjà enregistrés, par exemple *Le Faux poète*, issu de *Poète... vos papiers !* (1956), mis en chanson par Léo Ferré dans *On n’est pas sérieux quand on a dix-sept*

À suivre en page 3 de couverture

Un monde habité par le chant

Léo Ferré revient une douzaine de fois, toujours lié à Aragon et au disque de 1961, *Les Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, dans deux livres d'un écrivain qui, à ses autres heures, a été un homme politique d'importance de la deuxième moitié du XX^e siècle, président de la République de 1981 à 1994.

Deux livres de François Mitterrand, parus le 13 octobre 2016, *Journal pour Anne 1964-1970* et *Lettres à Anne 1962-1995* qui disent sa relation cachée avec Anne Pingeot, le *Journal* composé pendant sept ans, plus de sept-cents feuillets enluminés de divers découpages, articles et extraits de presse, photographies, soulignés de réflexions manuscrites, les *Lettres* des premiers jours de leur rencontre jusqu'à septembre 1995, quelques mois avant son décès, le 8 janvier 1996, mille deux-cent dix-huit lettres. Marié à Danielle Gouze le 28 octobre 1944, père de trois garçons (le premier est mort en bas âge), François Mitterrand fait la connaissance d'Anne Pingeot à Hossegor en 1962 – il a alors quarante-six ans, elle dix-neuf – et commence, sans divorcer, une autre vie amoureuse, un nouvel engagement, une décision à la Montaigne – la phrase est en épigraphe des *Lettres* – : « Qui me demanderait la première partie en l'amour, je répondrais que c'est savoir prendre le temps ; la seconde de même & encore la tierce : c'est un point qui peut tout ».

Il y a dans le *Journal* comme dans les *Lettres* le récit d'une passion, ses débuts incertains, les conventions à renverser, la difficile réciprocité, la maturité de l'un, les peurs de l'autre, une conquête lente, pour François Mitterrand « le dialogue de l'absence », l'écartèlement entre la chance de « rejoindre un pays intérieur dont j'avais perdu le chemin » et le bonheur où « pour la première fois je sors de moi-même ». Racontant un « amour qui ne se nourrit pas que de l'amour » ces deux livres sont, par ailleurs, un témoignage de la vie politique des années soixante aux années quatre-vingt-dix, l'ascension de Mitterrand vers les pouvoirs, ses mystères et ses échecs, l'ouverture d'un homme impénétrable, le déchiffrement d'un « florentin », la traversée de la Mitterrandie comme de la France parcourue en long et en large, l'écoute attentive de la nature dans tous ses états. Deux livres de toutes les histoires, de toutes les géographies, leur sens littéraire, les goûts d'un homme cousu de culture comme aucun autre haut responsable politique de notre époque ne l'a été.

Les *Lettres* et le *Journal* abondent en références culturelles de tous ordres, en livres et en disques, en lectures et en écoutes, un continuel voyage de l'artistique vers l'amoureux, de l'écriture vers la lecture. En mai 1965, François Mitterrand adresse à Anne Pingeot, sur un morceau de nappe en papier, ses préférences, écrivains, peintres, musiciens, acteurs. Pour les poètes il classe : « 1. Hugo 2. Verlaine 3. Aragon », pour les « chanteurs modernes » : « 1. Ferré d'Aragon 2. Brassens du début » (*Lettres* p. 377). Auparavant, il lui avait écrit son attirance pour la chanson, une de leur jonction amoureuse, qu'il raconte dans une après-midi passée « avec “nos airs” : *Je chante pour passer le temps* et *Anyone who had a heart*. Une émotion soudaine, violente m'a poignardé. Cela t'associait si intimement à moi que j'en avais mal » (*Lettres*, p. 290). À partir de novembre 1964, moment où l'amour est à hauteur commune, revient le disque : « J'écoute Léo Ferré et Aragon. Quel beau disque tu m'as offert ! Non seulement j'ai aimé la poésie et la musique mais encore il me lance par bouffées les extraordinaires sensations d'Hossegor tandis que nous étions si merveilleusement heureux au cœur de la tempête » (*Journal*, p. 120). Une semaine plus tard : « Je suis maintenant dans mon bureau. Léo Ferré chante (encore lui !) Aragon » (*Journal*, p. 126). Suivent d'autres écoutes, d'autres émotions à des dates différentes dans le *Journal* et dans les *Lettres* : « Je vais entendre “tes disques”... Voilà j'ai mis “on pense à tout, à rien...” D'un coup m'assaillent les souvenirs qu'un bout de mélodie exaspère... Ferré vient de chanter : “il existe près des écluses...” Une corde émotive se tend, se tend à se rompre : la musique qui m'habite est violente, exclusive, m'emplît à me briser » (*Lettres*, p. 327). Vers la fin de l'année 1964 : « Pendant que je t'écris j'entends le disque

d'Aragon-Ferré. Hors ma lampe qui éclaire ma table de travail tout est ombre autour de moi. Je pense à toi intensément. La chanson d'Elsa... déroule ses merveilles – "c'est miracle que d'être ensemble", "c'est toujours la première fois quand ta robe en passant me touche", "ma vie est à partir de toi". Une émotion violente m'étreint qui, si je n'y prenais garde, me porterait au bord des lèvrées larmes » (*Lettres*, p. 340). Quelques lignes plus loin : « J'ai retourné le disque. Je ressens de toute mon âme le climat d'Hossegor, pendant nos soirées de musique et de lecture » (*Lettres*, p. 341). Le lendemain, il écrit dans son *Journal* après une journée chargée de rencontres son besoin de retrouver Anne : « J'avais mis le disque d'Aragon. Aussitôt je me suis réinscrit dans le climat envoûtant de nos soirées d'Hossegor. J'ai vu ton visage qu'éclairaient en bougeant la flamme des bougies et les sursauts du feu de bois » (*Journal*, p. 165). Les deux livres racontent encore d'autres « encore lui ! ». Le *Journal* où Mitterrand se rappelle un dimanche : « Une heure et demie près de toi, à Lohia surtout, où je lis quelques *Pensées* de Pascal, où nous écoutons Ferré » (*Journal*, p. 263), les *Lettres* où il imagine Anne : « Peut-être es-tu dans ta chambre, peut-être entends-tu Ferré ou Aragon », se rappelle sa compagnie : « S'y sont ajoutées l'air porteur des senteurs de la terre quand j'ai mis le pied dehors au lever, à Langy, la musique de Ferré sur les poèmes d'Aragon, les souvenirs proches et vivants d'un amour somptueux, tout ce qui fait ma vie loin de toi et qui n'a de sens que par toi » (*Lettres*, p. 391). Le temps passera, la correspondance se poursuivra, le disque en sortira comme peuvent disparaître les évidences, pour revenir un jour d'automne 1971 : « Je reviens dîner avec toi. Une émotion violente nous étreint. Nous écoutons "notre disque" Ferré-Aragon. Tu es assise sur le tabouret moi dans le fauteuil bleu. Tu me serres dans tes bras, visage contre ma poitrine nous nous unissons à vouloir nous incruste » (*Lettres*, p. 898).

Dans le débordement amoureux du *Journal* et des *Lettres* reviennent ces quelques vagues d'un disque à la dénomination jamais fixée, alliant ou séparant ses deux auteurs. Un disque, « notre disque », pris dans son ensemble, plutôt qu'en titres isolés. *Je chante pour passer le temps* est évoqué, quelques vers de *Blues*, *L'Étrangère*, *Elsa* – sans doute, comme *Je t'aime tant*, la chanson la plus résonante – sont relevés. Mais l'essentiel est dans le « Ferré d'Aragon », qui ouvre un déferlement émotionnel, une douce violence, efface l'absence, fait remonter le passé et l'intimité, souligne « le miracle d'être ensemble ». « Notre disque », notre emblème.

Il y a, c'est affaire de lecteur et de lectrice, un au-delà au *Journal* et aux *Lettres*, une clé possible vers l'universel. Témoin d'une histoire privée, chacun peut chercher des parallèles, lire et relire sa propre vie, retrouver ce disque complice, la force des chansons, la puissance de la poésie mise en mélodie et en voix, la permanence du chant. Tous les chants, *Les Chants des hommes* de Nazim Hikmet, *Le Chant* de Guillevic, le chant omniprésent chez Jean Vasca ou Jacques Bertin, le chant d'un 33-tours de 1961. Le bonheur d'« un monde habité par le chant » (*Elsa*, Aragon-Ferré).

François André

En couvertures

Le superbe portrait de Léo Ferré que nous présentons en couverture de ce numéro est dû à Jean-Robert Schaffter. Il avait été publié dans le numéro 5 du magazine suisse *Flair*, daté mai 1975, où il illustre un article de Jean-Pierre Bommer. Rendez-vous manqué, report et retard aboutirent à une interview très rapide, en style télégraphique, sous le titre *Monsieur Ferré, êtes-vous heureux ?*. Trente-neuf questions auxquelles le poète répond parfois laconiquement. Un exemple : « Quel est l'homme politique actuel le plus dangereux ? ». Réponse : « Tous les hommes politiques sont dangereux, parce qu'ils font de la politique. C'est un métier, la politique, et rien d'autre ». Autre exemple : « Y a-t-il des gens qui parviennent à vous impressionner ? ». Réponse : « Michel-Ange, Vinci, Beethoven, Ravel, Mozart... ».

L'image de la quatrième de couverture, dénichée sur Ebay, offre une résonance évidente, un écho, avec celle de la une. Légère contre-plongée, époque similaire, elle nous a paru à même de refermer le numéro qu'avait ouvert le portrait suisse.

Jacques Layani

Éditorial

Page 1 – *Un monde habité par le chant*

Recherches et études

Page 4 – *Tout finit à la République* – Jacques Layani
+ *Réflexions sur Ils ont voté* – Martine Layani-Le Coz

Dans la presse

Page 8 – *Ferré dans L'Huma*

Concerts

Page 10 – *Manu Galure + Imbert Imbert – Et... Basta + Basta – Léo l'indigné – Léo Ferré en région dunkerquoise*

2016 - suite

Page 14 – *Ici, ailleurs ou autre part... – Dans le journal – À la radio*

Mon Ferré

Page 17 – *Nicole et Léo* – Sophie Daull

Livres

Page 20 – *Léo Ferré, Droit de réponse ! – Une goulée de souvenance – Les géants de la chanson*

Décès

Page 22 – *Jean Vasca, la concordance des chants*

CD / DVD

Pages 2 et 3 de couverture : *Le Piano du pauvre-Paris canaille – Éternel – Keico Wakabayashi chante Léo Ferré vol. 2 – À Léo – Léo Ferré legacy*

Merci à celles et ceux qui ont contribué à ce numéro : Noëlle André, Christiane Courvoisier, Sophie Daull, Denis Dupas, Martine Layani-Le Coz, Annie Vasca.
À celles et ceux qui font vivre *Les Copains d'la neuille*.
Merci à nos abonné(e)s pour leurs encouragements, les documents transmis, les abonnements de soutien.
F. André, C. Braun, J. Layani

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**Lettrage du titre : **Charles Szymkowitz**Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 93 € les 32 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Et : leo-ferre.com

Tout finit à la République

Ce qui est intéressant dans une longue carrière, c'est qu'il est possible de situer l'artiste dans son temps, surtout d'un point de vue historique. Avec Léo Ferré, on n'est pas privé. Ce qui est intéressant dans une longue carrière, c'est qu'il est possible de situer l'homme politique dans son temps, surtout d'un point de vue historique. Avec le Général, on n'est pas privé. Il n'est évidemment pas question de solliciter les faits. Les deux hommes ne s'aimaient pas, ne se sont jamais rencontrés. Ce qui est curieux, c'est de suivre le poète dans son siècle et, pour commencer, durant des années, en ce qu'il a pu dire du Général et de ses hommes.

En 1940, de Gaulle rallie Londres et crée la France libre. Durant l'Occupation, Ferré cache parfois des juifs. Je me fonde ici sur l'entretien accordé par Maurice Angeli à Claude Frigara.¹ Cela ne veut pas dire qu'il l'ait fait très souvent. Peut-être juste quelquefois. Il est bien évident qu'une action discrète, sinon clandestine, ne laisse pas de traces écrites. Comme tous les protagonistes ont disparu, on ne peut que faire confiance à Angeli, ami de jeunesse de Léo Ferré. Il raconte en substance qu'on avait même proposé à Ferré, en échange de son aide, des bijoux et de l'or, qu'il avait naturellement refusés. Je suppose que Léo Ferré, qui n'en a jamais parlé publiquement, avait tout de même évoqué ce sujet en privé, avec son ami.

Comment a-t-il été amené à cette action ? Je ne le sais pas. Peut-être par René Baer, lui-même juif réfugié à Monaco, qui était l'ami de son père ? J'emploie le terme « Occupation », uniquement parce qu'il est d'usage de désigner ainsi les années 1940-1944, qu'on dit aussi « années noires » (Guéhenno). Il est bien certain qu'à Monaco, ce ne devait pas être aussi terrible qu'ailleurs. Il y avait toutefois un rationnement puisque c'est le jeune Ferré lui-même qui, dans un emploi trouvé pour lui par son père, devait répartir et distribuer les tickets.

En 1946, jugeant que « le régime exclusif des partis est revenu », de Gaulle quitte le pouvoir et se retire dans sa demeure de Haute-Marne.

L'histoire commence réellement en 1947, lorsque de Gaulle fonde le Rassemblement du peuple français (RPF) ; Ferré, jugeant qu'il s'agit là de « manœuvres par en dessous pour revenir au pouvoir »,² écrit, depuis la Martinique où il se trouve pour une tournée de six mois, la chanson *Mon Général*. Dans ce texte, il prévient de Gaulle qu'il vaudrait mieux pour lui se retirer de la vie publique afin de ne pas ternir le prestige que lui a valu la guerre. Le soldat mort, censé être le récitant, était gaulliste, à ce moment-là. Tout comme l'auteur : « J'étais gaulliste. Tous les gens bien étaient gaullistes... Ma mère était gaulliste, mon père pétainiste », racontera-t-il plus tard.³ Le soldat mort qui dit « je » dans la chanson avertit le Général : « Des fois que vous comprendriez ».

En 1958, de Gaulle revient au pouvoir, rappelé pour mettre un terme à la situation dans laquelle la France s'enferme en Algérie. Le jour de l'anniversaire de la proclamation de la République en 1870, il prononce un discours place de la République, justement. Avant lui, Malraux, vibrant, « chauffe » l'assistance. Léo Ferré, estimant que cette prise de pouvoir est assimilable à un coup d'État – nombreux sont alors ceux qui pensent ainsi et les manifestations se multiplient – écrit *La Guense*. Le projet de constitution que présente de Gaulle est soumis au référendum le 28 septembre. Il est massivement approuvé. C'est la V^e République. Le parolier René Rouzaud, communiste, dit à Ferré : « Ils en ont au moins pour dix ans ».

En 1960, Léo Ferré a à souffrir d'une grotesque affaire de censure. Il présente à la radio la chanson *Les Poètes* et, dans son introduction, dit en substance que les ministres seront oubliés, pas les poètes, et qu'il est heureux de chanter cette chanson « en ce moment ». L'émission est diffusée en différé trois jours plus tard. Les mots « ministres » et « en ce moment » sont coupés. Il n'aime pas ça. Il écrit alors un texte de protestation qu'il adresse à *France-Observateur*.

¹. *Cahiers d'études Léo Ferré*, n° 7, « Marseille », automne 2002.

². *Rock et Folk*, janvier 1971.

³. Françoise Travelet, *Dis donc, Ferré...*, Hachette, 1976 (rééd. Plasma, 1980 ; La Mémoire et la mer, 2001).

Ce journal s'est d'abord appelé *L'Observateur du monde*, puis *France-Observateur*, puis *Le Nouvel Observateur*. À cette époque, ce sont des pages de grand format imprimées sur papier journal. Le texte paraît, avec un titre qui sonne comme une gifle : *La Liberté d'intérim*.¹ On ne dit pas ici que cette censure provient du président de la République lui-même, ce serait hasardeux et très probablement inexact. Mais elle émane certainement de responsables zélés ou, peut-être, du ministre de l'Information.

Il faut se montrer attentif au tempo très doux de la chanson *Mon Général*, telle qu'elle a été enregistrée en 1961 chez Barclay. Le disque a été interdit à la publication et le pressage détruit (en 1961, on ne touche pas à de Gaulle) mais la bande, conservée, est ressortie en 1980 dans un coffret rétrospectif. Rappelons qu'alors, Ferré n'écrit pas lui-même ses orchestrations. Dans quelle mesure a-t-il accepté celles-ci ? En tout cas, sa musique ainsi habillée ne porte pas réellement en elle de prise de parti.

En 1961, Ferré triomphe après quinze années de travail. Au Vieux-Colombier d'abord, au mois de janvier, puis en mars à l'Alhambra. Enfin, de nouveau à l'Alhambra, en novembre. Le putsch des généraux a eu lieu à Alger, cette année-là. Ferré chante *La Gueuse* en public. Il fait aussi allusion aux tortures à l'électricité qui ont lieu en Algérie dans *Les Temps difficiles*. L'Organisation armée secrète (OAS) organise une alerte à la bombe dans la salle. Prévenu, Ferré s'adresse au public et dit qu'il va continuer à chanter, invitant ceux qui le désirent à rester. Le public reste.

En 1962, de Gaulle échappe incroyablement à l'attentat perpétré contre lui au Petit-Clamart. Il décide ensuite que l'élection présidentielle aura lieu au suffrage universel. Cette mesure est jugée comme anti-démocratique puisque assimilée à un plébiscite. Ferré chante une seconde version des *Temps difficiles* dans laquelle il évoque le référendum, initiative favorite du Général. À la fin de 1962 et au début de 1963, il interprète *Mon Général* sur la scène de l'ABC avec une intention beaucoup plus polémique qu'en 1947, et des accents d'orchestre infiniment plus martiaux. Le texte n'a pas vieilli mais, brusquement, il semble dire autre chose, être plus menaçant. Le vers de clausule, « Des fois que vous comprendriez », n'est plus un conseil ou une mise en garde, mais une ironie grinçante.



Serge Jacques, 1959

En 1964, au plus haut du triomphe gaulliste, du redressement économique et de la fierté de l'indépendance française vue par l'Élysée – la force de frappe –, Ferré écrit *Sans façons*, chanson très brutale, directement dirigée cette fois contre un personnage qui lui est devenu insupportable. Il l'apostrophe immédiatement et, dans le courant du texte, passe du « vous » au « tu », tandis que le ton polémique enfle.

En 1965, un 45-tours paraît, qui comprend une chanson contre la peine de mort, *Ni Dieu ni maître*.

En 1966, Ferré récidive. Une troisième et dernière version des *Temps difficiles* épingle de nouveau de Gaulle en lui souhaitant de mourir. Dans la même chanson, un coup de griffe, aussi, à son ministre préféré, celui des Affaires culturelles. Malraux, en effet, n'est pas intervenu en faveur du film de Rivette, *La Religieuse*, inspiré de Diderot. L'ancien aventurier, ancien combattant républicain en Espagne, a laissé s'exercer la censure contre cette réalisation. Toujours en 1966, de Gaulle est cité dans *Salut beatnik*, où « Charlot » est assimilé à Johnson,

¹. *France-Observateur* du 20 octobre 1960.

Castro et Mao. En 1966 enfin, Ferré chante *La Grève*.

Il ne cède pas. En 1967, *Ils ont voté* (« et puis après », dit le refrain) sanctionne les élections législatives. *La Marseillaise* est une prostituée du port de Marseille. La chanson *Les Anarchistes* est déjà écrite mais ne sera gravée que plus tard.

En janvier 1968, dans la chronique *Je donnerais dix jours de ma vie*,¹ Ferré raille Pompidou qui s'exprime à la télévision. Puis ce sera le mois de mai et, après cela, les « purges » de l'audiovisuel.

L'année 1969, le disque de Ferré, un 33-tours à pochette blanche, comprend *L'Été 68*, *Comme une fille* et, justement, *Les Anarchistes*. Sa publication est retardée durant deux mois au motif qu'il y a « dans cette chanson dix-sept chefs d'accusation ».² Un enregistrement public à Bobino, conservé dans un 45-tours, propose *La Révolution* où sont stigmatisés les ministres gaullistes : Sanguinetti, Ortoli et le journaliste Finalteri, assimilés, sur un ton de chansonnier, à une mafia. Le texte s'achève sur un salut à Max-Pol Fouchet, évincé parmi d'autres journalistes après les « événements » de 1968. Un double 33-tours, toujours enregistré à Bobino, donne une seconde version de *La Révolution*. Max-Pol Fouchet n'est plus seul, la chanson salue cette fois tous les journalistes licenciés. Mais la mafia gaulliste est toujours là. Par ailleurs, un 45-tours enregistré en public au centre culturel de Yerres propose trois chansons, dont *Paris, je ne t'aime plus* où l'on entend une allusion aux années de pouvoir (« de servitude ») du Général, une autre à Daniel Cohn-Bendit. La chanson sera enregistrée en studio pour le 33-tours de 1970.

En novembre 1970, de Gaulle s'éteint à Colombey-les-Deux-Églises. « La France est veuve », déclare le président Pompidou. Dans le numéro de janvier 1971 de *Rock et Folk*, le journaliste Philippe Paringaux demande à Ferré, ironique : « Tu es veuf, toi aussi ? Comme la France ? », et Ferré s'insurge : « Oh, quand tu vois ce qui s'est passé à la mort de ce mec, c'est absolument incroyable », faisant allusion à la grande émotion qui s'était emparée du pays.³

Dans le disque *La Solitude*, en 1971, Ferré enregistre *Le Conditionnel de variétés* – chanson qui fut écrite dans une chambre d'hôtel, la veille de sa rentrée à Bobino, en novembre 1970 – où il évoque la censure du gouvernement de Pompidou, exercée contre le journal maoïste *La Cause du peuple*. Et aussi le ministre de l'Intérieur du moment, Raymond Marcellin.

Dans *La Mort des loups*, en 1976 (en réalité, la chanson fut écrite en 1972), Ferré évoque les deux condamnés à mort Buffet et Bontemps. Entre l'écriture et l'enregistrement, Pompidou est décédé et cela donne l'occasion d'un prologue évoquant la mort de celui qui n'avait pas exercé son droit de grâce en faveur des deux condamnés, et les avait rejoints deux ans plus tard. Cette même année, André Malraux disparaît.

Mai 1988. Au Théâtre libertaire de Paris-Déjazet, dit « le TLP », à deux pas de la République où, trente ans plus tôt, de Gaulle avait prononcé son discours, Ferré reprend *Mon Général...* avec la bande enregistrée de 1961 qui, par son tempo doux et grave, l'oblige à des inflexions calmes. Il annonce la chanson en expliquant qu'elle fut écrite en 1947 et qu'il ne se doutait pas, alors, qu'elle serait encore valable, tant d'années après. Un enregistrement public est effectué pour un triple 33-tours. Le spectacle est filmé par Raphaël Caussimon. On ne connaîtra ce film qu'en 2006, grâce à un DVD compris dans un coffret rétrospectif des enregistrements effectués au TLP.⁴ Ce récital avait eu lieu l'année des vingt ans de Mai et au moment de l'élection présidentielle.

Jacques Layani

¹ Léo Ferré, « Je donnerais dix jours de ma vie », in *La Rue*, n° 1, mai 1968.

² *Rock et Folk*, article cité.

³ *Ibidem*.

⁴ Ce même film sera par la suite annexé au livre de Daniel Pantchenko, *Léo Ferré sur le boulevard du Crime, au TLP-Déjazet de 1986 à 1992*, Le Cherche-Midi, 2016.

Réflexions sur Ils ont voté

Il y a cinquante ans que cette chanson a été enregistrée. Il semble que les temps se prêtent à un rappel.

Comme toutes les années d'élection présidentielle, 2017 aurait pu connaître des illusions. Ils ont voté et nous sommes dans l'après. Surtout dans l'apprêt, pour beaucoup. Oui, la politique est un métier et le seul auquel un homme digne de ce nom puisse prétendre n'est pas celui-là. Ne l'a pas souvent été, ne le sera jamais.

À entendre les candidats, à les lire, il fallait, là aussi, un bon doigt de scotch pour faire passer le discours. Désormais, les compensations auxquelles ils estiment avoir droit, ils n'attendent pas d'être élus pour se les octroyer. Ils font ça avant. On se sert et puis qu'on reste ou bien qu'on s'en aille, peu importe.

Parler de mémoire, même en passant par les souvenirs – qui sont un peu le trou de la serrure sociale – est devenu un truc de spécialiste, d'historiens. Et pourtant, chacun conserve le droit de réfléchir ou pas, de savoir quel avenir il désire pour son pays.

Nous savons pourtant bien quels sont les culs à botter, le malheur est que cela ne suffit plus. Parce que les Anglais, ou les Suisses – même les insectes, qui nous boufferont tous – ont déjà dans la tête l'action immédiate, et elle seule : dévorer l'autre.

Depuis la télé-réalité, chacun croit être aussi important, a autant de chances que son voisin d'émerger un jour de la boue. Vraiment ? Quand la télé *est* la boue ! Réussir seul : impossible, à moins de génie et ces jours-ci, ça ne court pas les rues. Ensemble ? Avec qui, dans cette humanité qui n'a plus le courage de reconnaître à quelle classe elle appartient ?

Restent le silence et la lucidité ; demeurer debout face à la débâcle, et notre mépris, pour pouvoir trouver encore du goût aux choses et aux êtres. Car c'est très souvent une attitude, cette station debout, que nos archi-ancêtres ont inventée. On les voit, derrière un podium, lisant, criant, chantant... Et puis, très rapidement, ils se propulsent en voiture, le derrière creusant les fauteuils des autos ou des canapés, en soupirant qu'ils ont fait « ce qu'ils devaient ».

Pour ces assis et tous les assis virtuels qui ne sont plus descendus depuis longtemps dans les rues pour réclamer leur dû, contre l'évidence des charognards, il faudrait au moins une carmagnole. Le cynisme le réclame, par-delà les meuglements divers.

Ils ont voté, oui. Ils vont *twitter*, et leurs commentaires, laissés libres – jusqu'à quand – leur suffisent. Que faire contre un ordinateur, seul décideur de la fortune du capital ? Un ordinateur, cela ne se raisonne pas, ça ne connaît que les réactions binaires, oui-non, blanc-noir, zéro ou un, quoi qu'il arrive. Ce ne sont plus les cartes qui sont perforées, ce sont les personnes et la mort n'a jamais défilé, mais elle sera toujours gagnante.

Alors, y aura-t-il un jour de gloire, quand on se souvient de ce que peut être la gloire, on en doute.

Martine Layani-Le Coz

Erratum

Dans notre livraison précédente (n° 32), j'avais proposé *Seul en scène-Léo Ferré 73, histoire d'un disque*, article qui tentait de faire le point des multiples versions de cet enregistrement public effectué à l'Olympia en 1972.

J'ai omis de mentionner une des présentations de ce disque. Rappelons qu'après la première (fausse) intégrale Barclay de 1989, dite « le pavé », paraît en 2003 la seconde (fausse) intégrale Barclay intitulée *Léo chante Ferré*. Dans ce coffret, dont le contenu – seize livres-disques dont trois doubles – sera ensuite vendu séparément, on trouve un livret de soixante-huit pages titré *Les Années de feu*, rédigé par Robert Belleret. Figure ici (disque XIV) *Seul en scène-Léo Ferré 73*, double CD reprenant le double 33-tours initial, cette fois sous la forme d'un livre-disque contenant les paroles des chansons. Rien de nouveau dans la reproduction du recto de la pochette d'origine et, au verso, une nuance infime : jouant sur le titre du coffret, celui de ce double CD est devenu *Léo chante seul en scène*, avec pour sous-titre *Léo Ferré 73*. Rien de nouveau non plus dans le contenu.

Merci à François Angelelli de m'avoir signalé cet oubli.

Jacques Layani

Ferré dans L'Huma

À partir du mercredi 25 janvier 1961, Ferré chante au Vieux-Colombier, 21, rue du Vieux-Colombier (Litré 57-87), dont le directeur est Bernard Jenny, à 21 h, le dimanche à 15 h. Les places coûtent quinze francs. Le programme vendu dans la salle comprend des textes de Jacqueline Cartier et d'Aragon, et un dessin de Maurice Frot. C'est un récital. Il est accompagné par Jacques Loussier au piano, Jean Cardon à l'accordéon, Mickey Nicolas au saxo, Emmy Rosso à la guitare et Fred Ermelin à la contrebasse. Dans la salle, Jean-Claude Pascal, Tino Rossi, Arletty, Jean-Marc Tennberg, Francis Claude. Un enregistrement public inédit d'un extrait du Vieux-Colombier est conservé à l'INA. Il a été diffusé partiellement par France-Musique, en 2006.

Le premier article que nous reproduisons est extrait de *L'Humanité* du 16 janvier 1961. Le second, provenant de *L'Humanité-dimanche* du 29 janvier 1961, est un texte de Philippe-Gérard. Les témoignages de musiciens ne sont pas si nombreux, celui-ci est intéressant et chaleureux.

Jacques Layani



**Léo
FERRÉ :**

**Retour
sur scène
le 25
janvier**

Léo Ferré, le musicien des poètes, a donné son récital à partir du 25 janvier sur la scène du Vieux-Colombier. À l'occasion de ce retour sur les planches, Léo Ferré nous a fait ses "confidences". (V. en 2^e page)



Léo Ferré et Gollard.

LÉO FERRÉ, mon ami...

par PHILIPPE GERARD

DEPUIS mercredi, Léo Ferré réalise, au théâtre du Vieux-Colombier une promesse que seuls ont tenté les plus grands interprètes du music-hall à tenir la scène deux heures durant.

Nous avons demandé à Philippe-Gérard de vous présenter cet artiste dont la réussite comptera dans les annales de la chanson française.

LÉO FERRÉ, mon ami. Oui, depuis plus de quinze ans déjà. Et peut-être qu'aujourd'hui cette amitié grandit encore, comme nous cessons mon existence pour son talent. Aujourd'hui, c'est pour lui le triomphe. Son régal au Vieux-Colombier, c'est un événement de la saison artistique à Paris.

Et il est significatif que ce soit la firme de disques la plus dynamique, celle qui a lancé « Bumbum » et « Mastoupha », que ce soit celle-là qui mette désormais sa puissance machinerie au service de la chanson française que Léo Ferré représente avec tant d'éclat.

Ah non, il n'en a pas toujours été ainsi, bien que ce ne soit pas sans une certaine émotion que je me souviens de nos années héroïques. J'ai rencontré Léo pour la première fois à Paris chez Edith Piaf. C'était peu après la Libération. Il arrivait de Monte-Carlo avec une poignée d'actes sa parole et des rayons de soleil méditerranéen cachés derrière son large front. Sa façon de se coiffer et ses lunettes cerclées de métal le faisaient un peu ressembler à un enfant de Beethoven et de Schubert, mais à beaucoup d'autres titres, même physiques, il était déjà Léo Ferré.

Bien sûr, nous n'étions pas nombreux à nous en rendre compte, mais nous le savions au fond de nous-mêmes et c'était un peu de réconfort dans les moments difficiles que nous avions alors traversés ensemble. Car nous en avions mangé, à cette époque, de la poche étrangère ! Non pas que ce soit une nourriture nécessaire à l'heureux épanouissement des facultés créatrices, bien au contraire à notre avis ! Mais, nous avions déjà fait tout ce que nous pouvions pour en avoir la chance, semblait ne pas s'interdire à nous, Edith Piaf, à qui nous venions présenter, lui, son remarquable « Opéra du ciel » et moi l'une de mes premières chansons sur des paroles de Francis Carco, « Le Voyageur », ne chantée jamais ni l'une ni l'autre. Bien qu'elle nous accueillît toujours avec beaucoup de sympathie et même de chaleur. Il nous fallait attendre quelques années pour qu'elle interprète, de lui, « Les Amants de Paris » qui fut la seule chanson de Léo à son répertoire, et de nous « Pour moi toute seule », qui marqua mon départ dans sa vie.

Chez un éditeur (Hélas ! plus

rapais qu'éditeur) où j'avais emmené Léo, nous retrouvions Marc Heyral, Eddie Marnay et Francis Lemarque, dont Yves Montand allait bientôt créer les premiers succès et qui se trouvaient être ainsi la semi de nous cinq alors à toucher des droits d'un auteur digne de ce nom.

Tantôt que j'écrivais à ce moment-là « Rendez-vous avec la liberté » et « C'est à l'aube ». Léo me faisait souvent « Le Saphandrier » et « La Chambre » qu'il avait composées dans le Midi et dont les accents harmonieux, dignes du grand mélodiste que fut Delmet, revêtaient déjà l'authentique musi-

que de la mienneté intitulée « Chants et chansons novatrices ». Si j'ai souligné ce parallélisme du début de nos carrières respectives, c'est seulement parce que j'en suis fier — ce dont j'espère il ne me tiendra pas rigueur.

Par la suite, nos activités artistiques ont pris un caractère un peu dissimilé du fait que, alors que je suis resté un auteur dans les divers domaines que j'ai abordés, Léo Ferré a décidé d'ajouter une corde à son arc. Léo Ferré devint son propre interprète, avec tant de bonheur qu'on ne peut plus maintenant le dissocier du créateur.

Renée Leboz, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, Palatchou, Germaine Montero, Françoise Soreille et même Yves Montand (dans l'admira-

procédé, facile qui rappelle le scandale. Et s'il s'amusait à jouer quelquefois les terroristes ayant déposé leur bombe au ciel pour provoquer les bourgeois dans leurs salons mondains, c'est qu'il sait manier l'humour, même noir, avec une rare adresse. Ses traits sont égaux avec une telle précision que tous les coups font mouche.

Léo Ferré n'a pas seulement écrit des chansons qu'on n'oubliera pas, comme « Les Amoureux du Havre », « Paris-Camille », « Le Piano du par-Vis », « L'Age d'or », mais il a écrit des œuvres de grands poètes (Rimbaud, Brecht, Verlaine, Aragon, Rimbaud, etc.) qu'il a mises en musique. En le faisant, Ferré a replacé la poésie dans son vrai milieu : le peuple. En effet, autrefois, les poètes antiques grecs, romains et jusqu'au Moyen Âge nos bardes et nos troubadours, composaient des poèmes destinés à être chantés. Ce n'est qu'à partir de la fin du XV^e siècle que les poètes ont séparé leur texte de la musique. Et, plus près de nous, Mallarmé ocheta d'insérer la poésie des musées. En lui donnant le support de sa musique, Léo Ferré a contribué à rendre populaire la poésie.

Et comme j'essais aussi toujours, de mon côté, de travailler dans cette même voie, Léo Ferré, à ce propos, m'a causé l'une de mes joies les plus intenses. Lui qui a si bien réussi à mettre en musique les poèmes d'Aragon, il a, en pur hommage de son amitié, ce qui m'a profondément touché, créé au micro de la R.T.F. dans mon émission « Kilo de plumes et kilo de plomb » à laquelle il participe presque chaque dimanche matin, « La Rose du Premier de l'An », extrait d'« Élie », de Louis Aragon, dont la musique n'est pas de lui, mais, de moi. C'est un cas unique de sa part d'interpréter une chanson dont il ne soit l'auteur à aucun titre, et je lui suis très reconnaissant de faire ainsi une exception pour moi.

Je voudrais dire, pour terminer, que je ne peux pas parler de Léo sans parler également de sa compagne qui a joué et joue quotidiennement un rôle primordial dans la vie et le succès de son mari. Madeleine et Léo Ferré sont un véritable couple et, pour moi, admirateur de l'un comme de l'autre, c'est un couple d'inappréciables amis.



Léo Ferré (au centre) en conversation avec Edith Piaf et Aragon, lorsqu'il préparait son régal.

que de l'École française qu'est Léo Ferré. Je me rappelle nos entretiens enthousiastes à propos de Prokofiev et de Bartok. Car nous étions d'accord sur presque tous les points et en particulier sur celui-ci : il n'y a pas de frontières entre les genres, il n'y a ni grande ni petite musique : il y a la musique, et c'est tout. Et, tandis que je mettais la dernière main à mon bellet « Jeanne d'Arc », Léo écrivait des pages orchestrales qui devaient préfigurer son oratorio.

A la radio, son émission « Musique de l'Est » prit la relève

de « Flamenco de Paris » et, parmi tant d'autres artistes, chanta Ferré. Cela n'empêche pas que, pour moi, il forme un tout, qu'il faut écouter et voir à la fois, dont la présence est indispensable.

Les chansons de Léo Ferré ne sont pas que belles. Elles ont le courage, sinon la témérité, de égarer les tritons et de dénoncer les échos d'une certaine société, de justifier les numéros de certaines classes d'individus bien désignés et qu'il excelle à mettre en cause avec une réelle puissance, sans jamais user du

Concerts

Manu Galure + Imbert Imbert

Du 15 au 26 novembre, trois lieux toulousains – La Cave Poésie, le café associatif Chez ta mère, la librairie Floury frères – ont fêté 2016, en cinq manifestations : *Le duo Murex lit Alma Matrix*, *Sec ne chante pas Léo Ferré*, une *Conférence chantée* avec Yann Valade, *Yves Proal chante Léo Ferré*, *Manu Galure + Imbert Imbert*.

Ces deux derniers, Chez ta mère, une toute petite salle, cinquante personnes, une toute petite scène, deux chanteurs qui avaient trouvé la méthode pour se coller à Ferré, ni dans la révérence, ni dans la référence, un peu effrontés, légèrement intimidés, deux positions complémentaires, le mariage d'une contrebasse et de deux pianos.

Ouvert et fermé sur leurs deux voix, avec *Comme à Ostende*, *Monsieur William* et *L'Âge d'or*, le concert alternait le chant de l'un et de l'autre, en parfaite complicité, Galure dans le Ferré chansonnier, le Ferré des poètes, *La Mauvaise graine*, *La Vie moderne*, *Les Corbeaux*, *La Fortune*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, Imbert dans un Ferré pris par une autre face, *Cette blessure*, *L'Oppression*, *Ton style*, *Thank you satan*, *Ni Dieu ni maître*, *La Mémoire et la mer*, un Ferré annexé à leurs territoires musicaux.

Les pianos discrets, enjoués ou mélancoliques, la contrebasse qu'Imbert Imbert caresse ou violente, à mains nues ou à mains armées, pincée ou percutée, instrument à cordes transformé en instrument de percussion, jouaient avec les mots, faisaient pénétrer un climat surprenant. Ça allait à ravir à *Cette blessure*, à *Ton style*, merveilleusement à *La Mémoire et la mer*, lancée à pleine vitesse, une marée montante à gros coefficient, l'émotion d'une chanson qui venait, pour Imbert Imbert, du loin de son enfance, le souvenir d'un père et « une larme, une grosse larme... ».

Un concert entre l'humour et la mélancolie, la pertinence et l'impertinence une façon de chanter Ferré *Sans façons*, un subtil travail interprétatif, « ni l'œillet ni la verveine » simplement de *La Mauvaise graine* de chanteurs.

Et... Basta



De loin en loin, Alain Aurenche et Benjamin Legrand jouent un Ferré loin des hommages formatés, l'enchaînement immuable de quinze ou vingt titres, cette convention immobile qui donne le meilleur comme le pire. *Et... Basta* – sans point d'exclamation – ouvre sur un grand large, la liberté prise sur le texte, un concert où Ferré se dédouble : deux voix, le parler et le chanter, le piano et la guitare, le long récitatif de 1973 cousu de chansons, parfois intégrales, souvent en extraits, un formidable courant d'air, un poème ininterrompu.

Monté par Alain Aurenche en 2010, remodelé à deux reprises, *Et... Basta* a été joué huit fois, la dernière, le 26 novembre 2016, au théâtre du Grand Orme à Feings.

Sur la scène, il y a Thierry Gatto au piano et Benjamin Legrand, Alain Aurenche et Sylvain Tarrago à la guitare, d'autres dédoublements, la chemise blanche et le costume de

l'un, la chemise noire et le jeans de l'autre, les cheveux courts et les cheveux longs, deux pupitres pour ne pas dériver. Et, comme une superposition, un mec à cheveux blancs, une gueule, une ressemblance...



Et... Basta vient d'une belle idée : dire un texte mais aussi en jouer, chanter les entre-lignes, agrandir la perspective, parcourir les trente-cinq minutes initiales, les amener à une heure quarante, enserrées par *Graine d'ananas* chantée par Benjamin Legrand et, au baisser du rideau, *Ni Dieu ni maître* par Ferré dans la version du disque de 1973.

Le fil rouge se déroule sur la voix d'Aurenche passant le relais au chant de Legrand, à une chanson déclenchée sur un mot, une idée, un lieu, *Richard* après « Madame Lechose », *Jolie même*, *La The nana*, *Petite*, après l'évocation des « girls », *À mon enterrement* à l'énoncé d'un « style de vie et de mort ». Plus d'une trentaine de chansons se glissent dans le texte, s'attardent dans les interstices, dans la marge imaginée par Aurenche, *La Nuit*, *L'Idole*, *La Lettre*, *Peille*, quelques unes revenant à deux reprises, *La Vie d'artiste*, *Les Oiseaux du malheur*, d'autres en entier, *La Mémoire et la mer*, *Pépée*, *Thank you Satan*, *Les Poètes*, *L'Âge d'or*.

Il y a dans *Et... Basta* une profonde intelligence des choix, la justesse de l'assemblage, la connaissance intime de l'œuvre de Ferré, jusque dans les clins d'œil entre Aurenche et Legrand sur « Madame Lechose » ou « Madame Lebrun », sur un « Escalier de Moïse » et une « Échelle de Jacob ». Avec, « fraternellement » à la guitare et au piano, talentueusement à l'accompagnement, Sylvain Tarrago et Thierry Gatto.

Basta

Texte « à part », plutôt « ananas », enregistré en novembre 1973, sorti le mois suivant en 33-tours, *Basta – Basta*, titre du texte, *Et... Basta !*, titre de l'enregistrement – avait vocation à rester enfermé dans la cire du disque et le papier des livres. Ferré l'avait affirmé à sa parution : « Je ne pense pas le dire sur scène parce que je crois que, là, c'est tout de même trop long. Et puis ça ne se justifie pas ». Il sera, malgré tout, des représentations de l'Opéra-Comique en février 1974 et, partiellement, du *Discorama* de Denise Glaser du 7 juillet 1974.

La réception critique du disque s'est cantonnée à quelques étiquettes, quelques essais de définition. *Et... Basta !* est « un bilan, un aveu, des confidences, une confession, une autocritique, un déballage, un délire... ». Ferré, lui-même, laissant un certain flou : « Ce n'est pas un texte sur ma vie, c'est un texte où j'ai rassemblé des tas de choses que j'ai écrites il y a longtemps... Et j'ai fait ce disque pour... je ne sais pas, c'est une espèce de fantaisie ». On y reviendra...

L'auditeur de 1973 retrouvait quelques indices des ces « choses », des mots, des bribes, *Madame la misère*, *Ton style*, un extrait des *Chants de la fureur* paru en 1963 dans le n° 1000 des *Lettres françaises*. Guère plus...

La parution en 2013 de l'anthologie *Les Chants de la fureur* a permis de retrouver des « tas de choses », en même temps que la méthode sans cesse recommencée de Ferré de repartir sur des textes anciens. Et dans ces « choses » deux textes matrices, *Les Années blêmes*, écrit en 1963 à partir de son *Agenda 53* et rassemblant les six premiers mois de l'année, du dimanche 4 janvier au mardi 23 juin et l'*Agenda 71*. Deux « bases » plus ou moins expansées, l'une – « Quand j'emprunte des paradoxes... » ... « ... ils deviennent des comptables. » – vient des *Années blêmes*, l'autre – « Qu'est-ce que je fais ici... » ... « ... PAS VRAI MEC. » – vient de l'*Agenda 71*. L'ensemble est ponctué par sept occurrences de « Ni Dieu, ni maître, ni..., ni... », cinq autres de « 68/73 NON STOP ». Le passage du texte originel au texte final se fait avec quelques modifications, des gommages, surtout des ajouts, le temps faisant son œuvre, l'écriture de même, annexant 1973 à 1953, enrichie par d'autres strates, d'autres vagues. La lecture parallèle des textes montre le travail de « confection » de Ferré prenant pour ouvrir *Basta* cinq lignes des *Années blêmes* (p. 849, *Les Chants de la fureur*, 2013), poursuivant avec deux lignes prises plus loin (p. 851), puis une page et demie (p. 961), quelques autres lignes (p. 868), un épisode plus long (p. 868). Ces extraits sont prétextes à développement, au retour de souvenirs professionnels ou privés : « À ce moment-là, je connaissais une chanteuse... », plus loin : « Je vivais à ce moment-là avec une femme... », à un compte réglé, une histoire refaite, un coup de gomme,

passant de : « Nous rentrions chaque nuit, dans le désert Maillot... pendant que Mado se passait au lait de la démaquille » à « Je rentrais chaque nuit dans le désert Paris, dans cette brume des garages... ». Le texte évoluant jusqu'à l'enregistrement du disque effaçant une ultime haine : « Cette horrible femme qui a désossé mon piano en attendant qu'on ne le coupe en deux pour en avoir son dû... » devenant : « Cette horrible aventure qui a désossé... ».

Un point encore : les premières lignes de *Basta*, en 1973, disaient le renouveau de Ferré, sa renaissance post-68 : « Je ne sais pas d'où je viens mais je sais que je suis là, à reverdir dans cette campagne toscane » reprenant, en fait, sa renaissance à Perdrigal, en 1963, quand il écrivait dans *Les Années blêmes* : « Je ne sais pas d'où je viens mais je sais bien que je suis là à reverdir dans cette campagne française ». Ça ne change rien à la reverdie toscane, ça atteste, une fois encore, une méthode.

On retrouve ainsi dans *Basta* les arcanes de l'écriture ferréenne, ses emprunts à lui-même, sa grammaire littéraire, une génétique à explorer quand tous les textes seront disponibles.

Alors, *Basta* ? « Une confession, un déballage, un délire... », plus sûrement la « fantaisie » évoquée par Ferré, ce mot qui définit une œuvre d'imagination dans laquelle la création artistique, comme l'écrit le Robert, « n'est généralement pas soumise à des règles formelles ».

Léo l'indigné



« Pendant c'temps-là... », aux alentours de 2015-2016, Jean Lapierre s'est dit qu'on pouvait faire hommage autrement, sortir des concerts habituels, éviter les interprètes de passage. En allant sur quelques terres et quelques vers de Ferré, en penchant « un peu du côté d'Aubervilliers », clins d'œil à deux chansons, *Monsieur Tout-Blanc* et *Les Cloches de Notre-Dame*.

Son *Léo l'indigné* s'est installé dans le temps et dans l'espace albertivillariens, avec les habitants et les associations, des amateurs et des professionnels, ceux et celles qui avaient envie de sortir Ferré des sentiers archi-battus. En marge de la soirée du 18 mars, Jean Lapierre a multiplié les interventions : une balade Chansons à Saint Germain-des-Prés, sur les traces de Léo, Barbara et les autres, une rencontre à la librairie Les mots passants avec Robert Horville, Alain Meilland, Jacques

Vassal, une avant-première avec les enfants des centres de loisirs chantant dans le hall de la mairie, une conférence-spectacle *Léo Ferré, une vie d'artiste*. Les radios, la presse locale, les réseaux sociaux ont apporté leur contribution à *L'indigné*, *L'Humanité-dimanche* a livré une double page, Jack Ralite a donné ses souvenirs de Léo Ferré lors d'un entretien (il est disponible sur Youtube). Une agréable et pertinente façon d'occuper le terrain, d'entrer en contact avec Ferré.

Sur la scène de l'Embarcadère, il y avait une quarantaine de participants, chanteurs, musiciens, récitants, slameurs, danseuse et graffeur. Léo Ferré dans toutes les couleurs et dans tous les âges, métissé. Une scène pleine de roses rouges, un superbe graf se faisant au long du concert sous les bombes de Gildo le Sérialcricur. Deux mots d'ordre et de désordre encerclaient le spectacle, la voix de Ferré et son « Je t'aime », *La Solitude* en instrumental, une première partie chansons, une deuxième slams, un fil mené par deux récitant(e)s. Sept fillettes ont, *a cappella*, magnifiquement chanté *Martha la mule* et *Monsieur Tout-Blanc*, laissé la place à leurs aînés enchaînant *C'est extra*, *Jolie môme*, *Vingt ans*, *Avec le temps*, *Le Temps du tango*, *Comme à Ostende*, *La The nana*, *Les Quat'cents coups*, *Les Anarchistes*, relayés par sept ou huit slameurs et slameuses, dans leurs textes, des colères ferréennes, des chants de révolte et de fureur sur nos temps difficiles, notre démocratie abîmée, Marianne sens dessus dessous, la politique prise au

col par des voyous. Ce n'était pas du Ferré, mais ça allait dans le même sens, comme une suite, un lignage. Tous les participants dans le bonheur du partage, scène et salle sans frontières, des interprétations inégales, avant tout sincères et généreuses.

La conception du spectacle était de Jean Lapierre, la mise en scène d'Alessandra Giuliano.

Léo Ferré en région dunkerquoise

La ville de Dunkerque et sa région étaient à l'heure de Léo Ferré en ce mois de mars 2017, à l'initiative de la Coordination Culturelle en Région Dunkerquoise, avec la poursuite de son parcours de l'œuvre, donnant à voir et à entendre, dans la rencontre-conférence illustrée *Léo et la mer*, Robert Horville et Patrick Détrain, sur le magnifique trois-mâts Duchesse Anne au cœur du port de Dunkerque – excusez du peu ! –, et l'exposition *Sur les traces de Léo Ferré* de Patrick Détrain à la médiathèque de Saint-Pol-sur-Mer. Un *ApéroLéo* à La p'tite scène de Bray-Dunes proposait également à chacun de s'approprier quelques textes et musiques de Léo, le temps d'une scène ouverte...



Belle réalisation, vraiment, que cette collaboration entre le Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique de Dunkerque et la CCRD à l'occasion du Printemps des poètes et du centenaire de Léo Ferré. Orchestrée par Régis Kerckhove, directeur du CMAD, assisté de Stéphane Taniel, et Gérard Chavy et François David du CCRD, cette manifestation a vu l'organisation d'un tremplin Léo Ferré ouvert aux chanteurs amateurs des Hauts-de-France et de Belgique.

Les lauréats se sont vus offrir l'enregistrement, le mixage et le mastering de leurs titres pour un CD commun, ainsi que deux jours d'ateliers suivis d'un concert inscrit dans la saison culturelle du conservatoire.

J'ai pour ma part eu le plaisir de faire travailler dans ces ateliers les lauréats et leurs musiciens. D'horizons musicaux très différents, ils se sont appropriés des textes et chansons de l'œuvre de Léo Ferré avec, parfois, des choix audacieux, et se sont engagés avec beaucoup de talent et d'enthousiasme dans la préparation du concert de restitution du 20 mars à l'auditorium Georges-Bizet du conservatoire : Cyrill Dymny, venu de Lille, a démarré la soirée en guitare-voix pour nous offrir *La Vie est louche*, *Monsieur William* et *FLB* ; Mélanie Lefebvre, dunkerquoise, accompagnée au synthé et guitare par David Vallaeys, son professeur du département Musiques Actuelles du Conservatoire de Dunkerque, a enchaîné avec *Si tu t'en vas* et *Avec le temps*, puis *Lorsque tu me liras* et *Tu penses à quoi ?*. Puis, s'accompagnant de son accordéon, Amélie Wable, venue de Grande-Synthe, a entonné à voix nue *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, bientôt rejointe par ses musiciens, Philippe Gautiez au clavier, Éric Lefebvre et Jean Roussel aux guitares et xylophone, Gregory Hecquet à la guitare basse, Thomas Jonneskindt à la batterie et Elena Harvier-Zhilova au chœur. Enfin, sur une proposition de Mélanie Lefebvre et David Vallaeys, tous ont participé à une libre adaptation musicale du *Pont Mirabeau*, pour se retrouver ensuite sur une belle finale pour *L'Âge d'or*.

Le lendemain, 21 mars, Christophe Brillaud et moi-même avons été invités à jouer notre concert *Léo Ferré Entre la Mer et le Spectacle...* dans ce même auditorium Georges-Bizet où Christophe Brillaud a pu laisser courir ses doigts magiques sur les touches d'un superbe Steinway demi-queue...

Deux belles soirées pleines d'émotion où, dans une écoute très attentive, ont résonné les notes et les mots de Léo.

Christiane Courvoisier

2016 – suite

L'abondance de l'actualité de l'année-anniversaire nous a obligés à reporter à ce numéro quelques évocations prévues pour le n° 32 : concerts, presse écrite, radio. Les voici, en forme d'inventaire.

Ici, ailleurs ou autre part...

... des énergies insatiables, des fidélités inattaquables, continuent à faire vivre les chansons de Ferré.

Le festival de San Benedetto del Tronto, sous la houlette de Giuseppe Gennari et Maurizio Silvestri, a reçu, les 10 et 11 juin, une programmation italo-francophone, Céline Pruvost, Giovanni Truppi, Pilar, Bernard Cimon, Di Bonaventura Ceccarelli, Cali, le 24 août, de même, Christiane Courvoisier, Annick Cisaruk, Michel Hermon, Christophe Brillaud, David Venitucci et les Têtes de Bois. Peille a poursuivi son festival où chantent des habitués, Michel Avalon, *De toutes les couleurs*, Natasha Bezriche, *Lumière noire*, Dominique Ottavi, *Vite, le soleil, mon amour*, avec, le 14 juillet, l'inauguration de l'Espace Léo Ferré et le dévoilement d'une plaque avec Léo Ferré, près de la fontaine, photographié par André Villers.

De nombreux concerts Ferré ont jalonné l'année : à Châteauneuf-les-Bains, les 19 et 20 mars, Laurette et Jean-Yves Coissard, ont réuni *Léo 38* de Monique Brun et *Emmanuel Depoix chante Léo Ferré* ; Manuel et Géraldine Masson ont donné, en piano-voix, *T'es rock Ferré !! vol 1* au carré Rondelet, le 27 mars à Montpellier ; du 6 au 26 mai, un *Hommage à Léo Ferré* s'est tenu à l'Aquilone ASBL, Liège, avec une exposition de photos d'Hubert Grooteclaes et un concert le 14 mai de Carmine Torchia qui a chanté ses compositions et quelques Ferré dont *Ton style* qui figure sur son premier CD, *Affetti con note a margine* ; Tony Hymas a présenté son CD à la Galerie d'Art, Paris XIV^e, le 23 juin ; Octave Crash a joué à plusieurs reprises *In bed with... Léo Ferré*, par exemple, le 1^{er} juillet au théâtre de Verre à Paris XIX^e ; Adel et Pierre Meige, en piano-voix, ont rendu hommage à Ferré le 15 octobre au P'tit Landais à Saint-Ouen ; Alain Aurenche, voix et chant, et Sylvain Tarrago, guitare, ont chanté Ferré à la librairie Publico de la rue Amelot à Paris XI^e, le 22 octobre ; enfin, du 9 septembre au 16 décembre, le vendredi, au théâtre Les Déchargeurs à Paris I^{er}, Arnaud Arbessier, dans *Par cœur*, a dit des textes de Victor Hugo et *Il n'y a plus rien*.

Brel, Brassens, Ferré, la rencontre se poursuit en chansons : sous le beau titre *Que sont nos amis devenus ?*, Bruno Brel, Yves Uzureau et Francesca Solleville ont chanté le 4 mars au Forum Léo Ferré à Ivry ; les 16 et 17 juillet à La Closerie à États-la-Sauvin, Michel Beaufils, Philippe Guillemoteau, Jacky Le Poittevin ont proposé une *Rencontre*, de longue date inscrite à leur répertoire.

Ferré se prête à d'autres retrouvailles : Robert Horville a proposé une rencontre-lecture le 16 mars à Dunkerque, suivie le surlendemain de *Ne chantez pas l'amour* de David Venitucci et Annick Cisaruk ; Ivan Perey et Jean Dubois ont donné une conférence chantée le 25 avril au Forum Léo Ferré d'Ivry ; Colette Brogniart a, souvent, repris sa parole de conférencière, par exemple, le 14 juillet à Villefranche-de-Rouergue, *Léo Ferré, la liberté dans tous ses éclats*, le 13 août à Fitou, *Léo Ferré, la révolte et l'amour*.

Il faut relever le travail entretenu de longtemps autour de l'œuvre de Léo Ferré par Frédéric Mathieu de la bibliothèque départementale de l'Ardèche à Privas : la constitution d'une malle thématique regroupant plus de cent-cinquante documents, livres, revues, CD, DVD, une intervention dans le cadre du Printemps des poètes à la médiathèque intercommunale du pays des Vans en Cévennes. On déplore que Ferré ne passe pas à la télé. Les enjeux sont, également, ailleurs. Dans les écoles et lycées, dans les bibliothèques et médiathèques...

Dans le journal

Beaucoup de « papiers » sur Ferré, qui annoncent un concert, rendent compte d'une manifestation, répètent le connu et l'archi-connu, l'anecdotique, le papier-coller.

Un article a retenu notre attention : il ouvre l'éditorial des *Copains d'la neuille*, n° 32, sous la plume de Cédric Villani, extrait de *L'Obs* du 23 décembre 2015 au 6 janvier 2016,

dessine un portrait qui use de l'épithète « grand » mais ne l'alourdit jamais de superlatif, va de la provocation à l'admiration, montre que Ferré a été « tout simplement grand ». Le texte d'un mec géométriquement bien, mathématicien poète, amateur éclairé de Ferré, au sommaire de notre prochain numéro.

Dans *L'Humanité* du 16 juin, Maud Vergnol a présenté, sous le titre *Léo Ferré, la fin du purgatoire ?*, le livre de Pascal Boniface, *Léo Ferré, toujours vivant*. Elle relève, comme l'auteur, les ambiguïtés de Ferré tout autant que ses inventivités, la profonde trace laissée dans la chanson, déplore un malentendu installé, la méconnaissance de l'œuvre, la tendance à « l'aseptiser ». Inventaire qui ne prête pas à discussion, en décalage avec le « purgatoire » du titre.

Sophie Delassein, dans *L'Obs* du 8 au 14 septembre, erre dans le même lexique, en sous-titre, un Ferré qui « semble bien oublié », une introduction qui accuse le trait : « Voilà plus de vingt ans qu'il erre au purgatoire. On célèbre Brel, Brassens, Barbara, Gainsbourg jusqu'à l'overdose. Lui, pas. Ou peu ». Double faute, il n'y a jamais eu overdose du quatuor BBBG, sauf en certaines occasions médiatisées, les « pas » ou « peu » relèvent d'une réelle cécité. Ferré n'est pas en *prime time*. Il n'est pas non plus dans « ce réduit très obscur », un « purgatoire » en forme de cliché.

À la radio

Dans la série *Affaires sensibles*, France Inter a présenté le 26 février *Léo Ferré, la musique insurgée*, émission en trois parties : une présentation biographique, une fiction, une rencontre avec Robert Belleret. La fiction proposée par Christophe Barreyre, écrite par Jean-Pierre Thiercelin, réalisée par Michel Sidorof mettait en voix un narrateur et cinq comédiens interprétant Madeleine, Ferré, Guimard, Frot et Castanier, l'histoire de Ferré, entre Guesclin et la dernière tournée avec Frot et Castanier, entre *La Mémoire et la mer* et *Avec le temps*. Une fiction qui déroulait faits réels et épisodes connus, et qui, pourtant, sonnait terriblement faux, la voix de Ferré, en particulier, son phrasé, son débit emmenant vers une reconstitution inaudible, insupportable. Robert Belleret enchaînait sur le choc de sa découverte, « un concert a changé ma vie, sa voix m'a accroché, des portes se sont ouvertes, Ferré, je lui dois tout », sur les rencontres en poésie et en musique, redisait une frontière, par nous non reconnue, les années 60 où il y aurait « les plus belles choses de sa carrière » et les années d'après « moins créatives ».

Tout l'été, Bertrand Dicale a déroulé, sur France Info, de courtes chroniques explorant les recoins du patrimoine, *La playlist amoureuse de la chanson française* : le 23 juillet, *Léo Ferré avant Léo Ferré*, quelques extraits des *Grandes vacances*, *L'Esprit de famille*, *De sacs et de cordes* en extrait, l'entrelacement sur *Le Bateau espagnol* de la voix de Ferré avec celle de Vincent Delerm, *L'Inconnue de Londres* avec les mêmes et la voix de Suzy Solidor. Un court-métrage survolant un épisode du patrimoine et de l'histoire de la chanson.

« Petite parenthèse hommage » a dit, modestement, l'animateur du *Club Jazzafif* dans son émission du 24 août. Plutôt une évocation plein cadre, sensible, l'envolée de Ferré vers le continent jazz, ses chansons attirées dans des interprétations d'une folle élégance, sept titres en versions chantées ou instrumentales. Sans blabla inutile, sans fiction déplacée, le *Club Jazzafif* a donné la parole à des passeurs d'un autre monde attirés par une musique mariant toutes les influences, le jazz, parfois, planqué entre les lignes. Les sept titres étaient présentés dans un montage intelligent, une conversation savante. *Avec le temps* dans la version italo-française, piano-voix, de Gianmariatesta et Roberto Cipelli, en saxophone et koto – instrument traditionnel du Japon, proche de la cithare – par Franck Wolf et Miazaki Mieko, deux visions exceptionnelles du standard de Ferré, *Le Temps du tango* d'Éric Barret avant *La Maffia* de R.wan, le dialogue de deux pianos, deux lectures complémentaires, *Je chante pour passer le temps* de Giovanni Mirabassi et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* de Tony Hymas, la conclusion avec la *Jolie même* virevoltante des Têtes de Bois. En une demi-heure, plus qu'une parenthèse, Léo Ferré transféré vers un *Jazz band*.

France-Musique a consacré trois émissions à Léo Ferré, ce même 24 août. Dans *La Matinale*, Jean-Baptiste Urbain a reçu Louis-Jean Calvet, d'autres invités au téléphone, Thierry Frémaux, Pascal Boniface, Mathieu Ferré, a passé *C'est l'printemps*, un extrait de *La Chanson du Mal-Aimé*, *Pauvre Rutebeuf*, *Ton style*, *La Vie d'artiste*, version 1950 puis 1970, a ouvert quelques

portes sur l'univers ferréen, sur le possible oubli de Ferré, sur des inédits encore à découvrir, attirant une rapide mise au point de Mathieu Ferré évoquant le profond silence médiatique autour de la sortie des *Chants de la fureur*. Martin Pénét s'est arrêté très longuement – une émission de 2 h 30 – dans *Couleurs d'été* sur les années 1970-1980, un « concert » de vingt-huit titres, quelques propos de Ferré, un récit biographique en liaison. Il a présenté le Ferré musicien, des œuvres longues, un extrait de *L'Opéra du pauvre*, d'*Une saison en enfer*, *Muss es sein ? Es muss sein !* enregistré pendant le Palais des Congrès en 1975, un musicien de Padeloup répétant le propos du chef d'orchestre : « Tachez de jouer ce qui n'est pas écrit », de mettre votre cœur dans votre instrument. Émission conclue sur une fausse note : « Au soir de sa vie, le poète peut fredonner à sa femme la chanson qu'il avait écrite au début de leur relation, en 1969, en même temps que la ballade *À toi*, ce *Testament...* », deux titres qui figuraient dans *Poète... vos papiers !*, publié en... 1956. Ceci n'entachant pas la belle tenue de l'évocation de Martin Pénét. Thierry Jousse a fait *Retour de plage* sur les années 1950-1960, les débuts, les temps difficiles, le bal des interprètes, les poètes, les arrangements de Jean-Michel Defaye, vingt-trois titres égrenés par Ferré, Salvador, Sauvage, ou plus près de nous, Fontaine, Dominique A, Katerine, Cisaruk ou Hymas. Une chronique d'Aurélié Sfez pointant dans ces années les frasques de Miss Censure, *Mon Général* interdit par les sbires de la République, *Les Rupins*, *Miss Guéguerre*, *Thank you Satan* et *Les Quat'cents coups* interdits à la RTF, *À une chanteuse morte* par Monsieur Barclay.

La nuit du 24 août – *Les nuits de France-Culture* – a commencé sur un entretien de Philippe Garbit avec Pascal Boniface en studio et Mathieu Ferré en contact téléphonique. L'un pour témoigner d'un *Léo Ferré toujours vivant*, l'autre pour dire l'absence d'un père et la présence d'un artiste. Tous deux dans l'amour d'une œuvre, d'un bloc sans frontières à faire découvrir aux jeunes générations par le chemin le plus direct, par les textes et les chansons, par l'original plutôt que par les copies, par le titre qui clôturait la rencontre, *Les Poètes de sept ans*. Merveilleuse introduction à *Avec le temps* de Louis-Jean Calvet et Marc Legras diffusé une première fois le 1^{er} janvier 1988, remis à l'écoute en cette nuit.

Une vie, une œuvre dessine chaque semaine, sur France-Culture, « le portrait radiophonique de femmes et hommes d'exception ». Celui de Léo Ferré, *Avec le temps*, a été diffusé le 3 septembre sous la signature de Jérôme Sandlarz et Assia Khalid, avec la participation de Robert Belleret, Annie Butor, Bertrand Dicale et Michel Hervé, ces deux derniers brièvement. Il y a eu, entrecoupé de documents, l'évocation de la carrière de Ferré par Robert Belleret, les interventions d'Annie Butor lisant des extraits du tapuscrit inédit de Madeleine *Si l'amour m'était chanté...*, précisant son rôle dans le disque Aragon-Ferré, « elle tripatoillait » les textes, relevant « plus de deux-cent cinquante chansons écrites du temps de maman », allant, à la suite de *Comment voulez-vous que j'oublie...*, sur des propos entre les lignes, sur des points de suspension, des insuffisances.

Après *Autour de Léo*, le 9 septembre, sur France-Inter, Didier Varrod et Marion Guilbaud ont reçu, pour « interroger l'héritage de Ferré », quatre journalistes : Valérie Lehoux, *Télérama* ; Gilles Médioni, *L'Express* ; Christophe Conte, *Les Inrocks* ; Emmanuel Marolle, *Le Parisien*. Sur une petite demi-heure, deux lignes ont été lancées : la place de Ferré, ses héritiers. Des raisons ont été avancées sur le « silence » qui règne autour de lui, on les donne à la volée : ce n'est pas un artiste populaire, le côté subversif fait peur, c'est un épouvantail, il est multiple, une œuvre trop ambitieuse, un côté désuet, il est insaisissable, plein de périodes, trop de styles, on ne sait par où commencer. D'autres : il avait un raffinement de pensée et de langage pas courant, une complexité évidente, les gens ne sont pas allés fouiller dans sa discographie. Pour les héritiers, on a cité Lavilliers, Thiéfaïne, Cali, Babx. D'autres plus jeunes, Feu ! Chatterton, Cyril Mokaïesh, Melissmell, Abd al Malik, Damien Saez, les deux *Frère animal* de Florent Marchet et Arnaud Cathrine. Des pistes ouvertes, une émission de radio qui ressemble à la télé : peu de temps, trop d'invités, une partie de ping-pong.

La Radio Télé Suisse a proposé dans *Airs de rien* une chanson de Ferré, *Y'en a marre* et treize interprétations, un superbe *Best of* de toutes les couleurs, Victoria Abril, *Jolie môme*, Katerine, *L'Été 68*, Salif Keita, *Avec le temps*, Liane Foly, *C'est extra*, Philippe Léotard, *La Mémoire et la mer*, Kay Martin and Her Body Guards, *The Heel*, Arno, *Comme à Ostende*, Bernard Lavilliers, *Le Temps du tango*, Juliette Gréco, *Paname*, Éric Frasiak, *Graine d'ananas*, Vaya Con Dios, *Vingt ans*, Yves Montand, *Paris Canaille*, Tony Hymas, *Les Poètes*.

Nicole et Léo

Ce qui, dans ma tête d'enfant, associe Nicole et Léo, ma petite mère et le grand Ferré, est aussi brumeux que l'épaisse fumée des cigarettes qu'ils fumaient tous les deux, les Gitanes de l'une, les Celtiques de l'autre...

Ou plutôt non, ce n'est pas brumeux du tout.

Dans ma tête d'enfant, ma mère avait un amoureux secret, je le savais, je le sentais ; c'était ce type à la drôle de gueule, aux cheveux filasses, trop blancs, trop longs et mal coiffés, retombant sur son front chauve tout ridé, dont elle contemplait le portrait sur la pochette des 33-tours. Je la surprenais souvent debout, de dos, devant la fenêtre du salon, le disque à bout de bras, les yeux versés dans ce visage qui faisait peur, qui faisait vieux ; elle, si sérieuse soudain, comme en prière.

Parfois elle extrayait la sous-pochette qui protège les vinyles, celle où je savais déjà qu'on pouvait lire les paroles des chansons, et ses lèvres remuaient en silence. Embusquée derrière les immenses feuilles du caoutchouc poussiéreux qui montait jusqu'au plafond, je retenais mon souffle ; ça me faisait comme à l'église, quand les grands inclinent la tête et que les petits comprennent qu'il ne faut pas les déranger.

Le premier souvenir est donc une effraction silencieuse dans ce que je croyais être un secret. Pas de son.

Un peu plus tard le son arrive, encore par effraction, moi de nouveau planquée, cette fois derrière le chambranle de la porte de la cuisine, ma mère de nouveau de dos. Elle fait la vaisselle, les mains dans le Paic citron qui mousse dans l'évier. Mon père sort de la salle de bain au moment où je m'apprêtais à entrer dans la pièce et vient plaquer son petit corps d'athlète contre le petit corps de son amante, devenue une ménagère accomplie. Je le vois passer ses mains sous le chemisier de ma mère, je les devine rampant jusqu'à ses seins, les cueillir au creux de ses paumes ; il a fourré son nez dans le cou aux senteurs graciles, là où j'aimais tant fourrer le mien, et tandis que leurs bassins collés s'animent de concert dans une sorte de mini-java que rythment les grincements de la porte mal ajustée du placard dessous l'évier, j'entends la voix de mon père bêler « T'es tout' nue sous ton pull / Y'a la rue qu'est maboule / Jolie même... » Et il lui mordille le cou en chantant, et elle offre sa nuque aux crocs en gloussant maladroitement la suite, et ils dansent dans les bulles de Paic citron, encastrés comme mes legos, et je comprends que j'assiste à une scène « pour les grands », et j'ai oublié ce que je venais demander à la cuisine, et je me réfugie dans ma chambre avec des chaleurs de pivoine.

Un autre souvenir maintenant, dans l'étrange fredon murmuré entre les partitions de Léo et les blessures secrètes de ma mère. Ça me saute aux oreilles et à la mémoire parce que les points de *Suture* enfoncent leur aiguille dans des tissus plus profonds maintenant, des chairs d'enfance aux cuirs poivre et sel.

Assez vite, ma mère n'a plus eu besoin d'être sur mon dos pour vérifier si je faisais correctement mes devoirs. Assez vite, je lui ai donné toutes les bonnes raisons d'avoir confiance : mes bulletins en témoignaient. Assez vite, j'ai compris que c'était parce qu'elle ne pouvait plus suivre : les programmes de mon école dépassaient largement le cadre de ses acquis scolaires. Pourtant, un soir, alors qu'elle survolait mon cahier de textes, par acquis de conscience, pour faire comme si, elle pointa son doigt sur la page du lendemain et me dit : « Et cette poésie d'Aragon ? Fais voir si tu la sais ? ».

C'était *Blues*.

Je m'en souviens parce que j'étais amoureuse de ma prof de français, que le cours était sur « la fuite du temps », qu'elle avait négocié en quelques phrases le fameux « Mignonne allons voir si la rose... », pour nous engager vers des lectures et des analyses plus contemporaines, bien que tout aussi obscures pour les collégiens que nous étions, « La brume quand point le matin / Retire aux vitres son haleine / Il en fut ainsi quand Verlaine / Ici doucement s'éteint ».

Aujourd'hui, nous dirions que cette enseignante était progressiste et sa pédagogie innovante ; à l'époque, je dévorais tout ce qui sortait de sa bouche comme autant de promesses

pour ma vie qui viendrait, ma vie d'adulte. Argent comptant.

J'ai récité la poésie, debout dans la cuisine, étonnée de cette surveillance hors d'usage, mais plus encore des yeux de ma mère qui flottaient loin de ma page quadrillée, tombant toutefois sur moi avec la puissance d'une balle de revolver quand j'accrochais ou me trompais. Elle me disait : « Tu vas trop vite, prends ton temps ». Évidemment, quand, des années plus tard, j'ai écouté la chanson, j'ai compris : ce truc se traîne à deux à l'heure, avec une langueur de crooner insupportable... « On veille on pense à tout à rien... On doit trafiquer quelque chose / En attendant le jour qui vient ».

Qu'est ce qu'elle trafiquait, ma mère ?

Et pour finir il y a ce dernier motif, une broderie incertaine...

En 2006, ma fille avait neuf ans, ma mère était morte depuis longtemps, je répétais *L'Instruction* de Peter Weiss, une pièce terrible sur Auschwitz, adaptée des compte-rendus du long procès dit « de Francfort » en 1964. La compagnie, implantée dans une petite ville des bords de Loire, était fauchée ; le texte nécessitait de longues répétitions, l'hôtel était exclu, trop onéreux, de sorte que les comédiens étaient logés dans un gîte au milieu d'un champ de maïs, où les tâches du quotidien étaient réparties selon un planning de caserne : tour de Super U, de confection de repas, de poubelles, d'aspirateur, etc.

Nous passions des journées éprouvantes plongés dans l'atrocité de la Shoah, et le soir, nous nous retrouvions autour d'un repas, souvent bon, confectionné par l'un ou l'autre. Mais avant le dessert, nous étions abrutis de fatigue, ivres au premier verre, l'âme possédée par le Zyklon B et les amas de cadavres tatoués au poignet gauche. Nous montions alors dans nos chambres, nos brochures sous le bras, nous demandant comment et pourquoi le théâtre allait rendre compte de cette épouvante.

Rien ne nous distrayait, ni les prouesses culinaires de Guillaume, ni les blagues de Michel.

Nous étions en exil, loin de nos familles, dans cette ville à l'agonie où notre metteur en scène épuisait ses dernières forces à injecter à ses habitants un rapport à l'art, un peu de sens critique, d'implication politique, de regard citoyen...

C'était difficile de continuer à y croire, quand circulaient à longueur de journée, dans cette salle de répétition délabrée, qui avait autrefois hébergé un grossiste de meubles *discount*, l'infamie des crimes nazis et les bourrasques glacées du vent d'Est.

Bizarrement, seule cette étrange vie communautaire imposée faisait sens.

Un soir, Aurélie quitte la table pendant le fromage, dit : « Je reviens tout de suite », monte dans sa chambre farfouiller dans ses affaires, et redescend avec un CD qu'elle insère d'autorité dans le lecteur, dérogeant sans scrupules à la règle qui voulait que l'on soumette à l'ensemble de la maisonnée le choix du fond sonore. Elle se réinstalle à table avec la télécommande, se ressert une portion de roquefort, et fait *play*, volume à fond.

« Y'en a pas un sur cent, et pourtant ils existent ».

C'était *Les Anarchistes*.

Nous étions six, fourchette en l'air, tous médusés. Certains regardaient la chaîne hi-fi, d'autres Aurélie, d'autres leurs assiettes, les yeux fermés. Et à pleine bouche, à pleine gorge, à pleins poumons, ça s'est mis à chanter, couplets, refrain, ils connaissaient tous par cœur. Au début, ils marmonnaient « Fils de rien, fils de si peu » et puis, progressivement, les voix ont pris de l'ampleur, dans un irrépressible unisson – « Ils ont frappé si fort qu'ils peuvent frapper encore ». J'étais perdue, je ne connaissais la chanson que par extraits, entendue quelquefois lors de mes égarements dans des mouvements militants, ou déclamée par un ivrogne au comptoir d'un café dont je faisais parfois honteusement la fermeture, je me sentais nulle, traître, en plein simulacre...

Et soudain, j'ai eu un choc mémoriel, une image parfaitement refoulée, enfouie très profond, qui a fait tomber en une seconde de très lourds rideaux tendus sur d'autres ruines. L'enfance en ruines joue à la marelle dans les décombres...

J'avais oublié ça. Et c'est revenu dans la communauté de chant vociféré sur les étendues

de maïs transgénique : Nicole, le soir à la salle de bain, le visage penché sur le miroir au-dessus du lavabo, inspectant les rides naissantes et la repousse des poils de sa moustache, passant sur ses joues, son nez, ses yeux, ses lèvres, un coton imbibé d'un démaquillant surpuissant comme on le dirait d'un décapant, et fredonnant ça : « Ils se tiennent bien bras dessus bras dessous / Joyeux et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout / Les anarchiiiiis-teeuh ». On distingue à peine les paroles, elle murmure plutôt, on dirait une comptine entre ses lèvres, parfois elle chantonne bouche fermée... mais je reconnais, seulement maintenant : Nicole, jeune mère de famille aux lourds secrets du côté de la sienne, épouse d'un homme qui détestait la « chanson à texte », fredonnait en cachette le poème inquiétant du grand Ferré, debout devant son miroir, face à elle-même dans ce moment que personne ne troublait jamais, cette intimité des femmes quand elles retirent leurs fards.

« Ils ont un drapeau noir / En berne sur l'espoir / Et la mélancolie / Pour traîner dans la vie ».

Dans cette grande pièce sans grâce, carrelée de rose saumoné, insipide et fonctionnelle, que nous tentions de réchauffer avec nos odeurs d'ail et de tabac, nos chaussettes pendantes sur les accoudoirs des fauteuils, nos manuscrits criblés de notes dispersés sur tous les meubles, nos guitares et nos rires, le chant montait, s'amplifiait, prenait valeur d'hymne : « Des couteaux pour trancher / Le pain de l'amitié » ; or ces mots, époumonés en tribu, enflant comme des voiles dans le salon banal, étaient aussi ceux qui franchissaient, il y a des années, la bouche de la petite vendeuse de chaussures qui en avait vu d'autres, qu'elle ne voulait pas qu'on voie.

Auschwitz, le théâtre, Léo, Nicole...

Ma voix est entrée dans le groupe, bégayante, hésitante, faisant « na-na-nan » aux couplets, pour reprendre, dilatée et ferme, le refrain : « Les a-nar-chiiiiis-teeuh ».

Et j'ai rêvé – délirante utopie – d'un matin qui se serait levé sur les portes du fameux portail, *Arbeit macht frei* mystérieusement tagué pendant la nuit en *Freundchaft macht frei* – les prisonniers rassemblés dans la cour entonnant du Ferré, la chaleur humaine comme une lave ou une forge, et tous les nazillons, les merdeux, les peureux, emportés par la coulée – « Ils se tiennent bien bras dessus bras dessous / Joyeux et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout » – emportés par la coulée de ce qui aurait pu s'appeler un soulèvement, une insurrection, une émeute, une révolte, une révolution.

Nous avons joint nos coudes autour de la table, nous déclamions, nous beuglions, bien encore après la fin du titre, ça dérapait, ça déraillait, soudain on aurait dit la fête de la bière.

Alors, ça s'est arrêté de soi-même, nous nous sentions un peu piteux, chacun est allé mettre son assiette dans le lave-vaisselle et a souhaité bonne nuit à ses camarades avant de rejoindre sa carrée. Je suis montée dans la mienne. Tremblante encore. J'ai pris mon manuscrit, mais je savais déjà que je ne mémoriserai pas la scène 8 ce soir... Je lisais ces lignes que je devais dire sur scène le lendemain : « Il y avait une grande solidarité dans le camp », et je me suis endormie dans les effluves de mon démaquillant bio en laissant passer entre mes lèvres closes les cinq notes obsédantes : « m-m-m-m-teeuh ».

Et de ma mère, soudain, je compris beaucoup...

Et du monde, je compris que je ne comprendrais rien...

Sophie Daull

[Après *Camille, mon envolée* en 2015, Sophie Daull a publié en 2016 *La Suture*, deux romans – édition Philippe Rey –, l'un sur sa fille, l'autre sur sa mère, toutes deux tragiquement disparues. La quatrième de couverture de *La Suture* présente Sophie Daull assemblant « passé et présent, fiction et réalité, grand-mère et petite fille [Nicole et Camille], dans ce roman en forme d'enquête généalogique, qui vagabonde de la France de l'après-guerre jusqu'aux années 80 », recomposition d'un passé dans lequel s'empilent les souvenirs, des paysages et des visages, des images sur une bande-son. Dans cet afflux, il y a l'emprise des chansons, Nicole fredonnant *À la Saint-Médard* des Frères Jacques, Sophie apprenant à Camille *Aux marches du palais*, des variations sur *Au Pays des merveilles de Juliet* d'Yves Simon, *Une petite cantate* de Barbara qui dit tout de l'amour et du chagrin : « Une petite cantate / Que nous jouions autrefois / Seule, je la joue, maladroite / Si, mi, la, ré, sol, do, fa / [...] Mais tu es partie, fragile, / Vers l'au-delà, / Et je reste, malhabile, / Fa, sol, do, fa », deux Ferré, deux chansons carte d'identité de Nicole, *Jolie mère* et *La Gitane*. Pressentant des entre-lignes, des espaces et des silences à combler, nous avons demandé – merci Chantal A. – à Sophie Daull d'écrire le lien qui unissait sa « petite mère » au « grand Ferré »].

Livres

Léo Ferré, Droit de réponse !

Avec *Léo Ferré, Droit de réponse !*, Frantz Vaillant continue à interroger *Les témoins de sa vie*, à écouter *La mémoire des étoiles*, précisant les relations du chanteur avec la « critique », son attention et son mépris, sa bienveillance et sa malveillance. Ferré oscillant entre deux approches des journalistes, de répulsion et d'attraction – on les ajoute en droit de réponse –, l'une, quand il évoque dans *Ferré 84* l'histoire de Raimu rendant visite à un plumitif qui l'a étrillé, s'installant longuement sans dire le moindre mot, le quittant sur un assassin « au revoir, Monsieur, j'étais venu vous voir travailler », l'autre, quand il joint au livret de *Léo Ferré 1969*, quatre coupures de presse élogieuses de Jacqueline Cartier, Claude Sarraute, Michel Perez et Yvan Audouard.

Au long de quarante chapitres chronologiques, avec en titre un extrait de chanson, Frantz Vaillant met en examen de nombreuses parutions journalistiques, appose les mots de Ferré, ajoute ses commentaires, dans un montage qui déroule un film original et captivant où se lisent Jacques Erwan, Arnaud Viviant, Pierre Bouteiller et autres signatures « autorisées », mais aussi André Drossart, Pierre-Petit, Jean Cotte, quelques « petits mecs » et autres idiots internationaux, le meilleur et le pire, lui permettant de remettre quelques pendules à la bonne heure ferréenne. S'arrêtant sur la presse dans tous ses états, écrite, parlée et audiovisuelle, plus longuement sur un des épisodes les plus révélateurs des envolées critiques sur Ferré, le Palais des Congrès de 1975.

Droit de réponse ! comble « le public canal historique » comme le profane, révèle l'étendue et les limites du champ critique, donne à lire, sous un autre angle, une vie d'artiste. Un livre utile, un ajout pertinent à la bibliographie de Léo Ferré, qui présente une critique journalistique aux multiples visages, celle qui donne dans l'anecdote ou la hiérarchie, dans l'humeur ou l'analyse, dans le carton ou dans l'éclairage. Indispensable malgré tout, chacun restant, artiste ou lecteur, dans la liberté de s'y arrêter ou de la mettre dans une poubelle, dans la possibilité du droit de réponse ou du bras d'honneur. Avec la lucidité, à nouveau appelée, du propos de Maurice Nadeau, mis tous les quinze jours à la une de *La quinzaine littéraire* : « L'œuvre vaut toujours plus que le bien ou le mal, qu'on dira d'elle ».

Le livre – entaché de lacunes typographiques et coquilles – présente, également, un *Avant lire* de Luc Vidal, un *Après lire* de Claude Frigara, un texte de circonstance, *Des armes*, une douzaine de documents, deux ou trois inédits, le dossier de l'École Libre des Sciences Politiques où Ferré eut maille à partir avec la « critique » professorale et ses annotations définitives : « quelques connaissances mais complètement inintelligent », « intellectuellement médiocre », « style médiocre et décousu ».

Léo Ferré, Droit de réponse ! est paru en septembre 2016 aux Éditions du Petit Véhicule (25 €).

Une goulée de souvenance

Sur deux-cents pages, vingt chapitres, une quinzaine de documents, un récit graphique, *Une goulée de souvenance* est un « Hommage à Léo Ferré 2016 » pour le « Centenaire de sa naissance ». La quatrième de couverture, l'avant-propos, précisent le projet de Maurice Alexandre, « l'histoire d'un mec, d'un métamec... Un homme non supérieur, simplement autre... Inclassable, de la race des seigneurs d'une toute autre logique... ». Un livre pensé comme « un itinéraire amoureux ». Dans ces mêmes pages, il annonce un livre « initiatique pour qui ne connaît pas encore Léo Ferré », écrit pour ses « sœurs », « un Léo pour les nuls ». Une lettre d'intention me prévenant que « pour l'apprécier il ne faut rien connaître à Léo Ferré ». D'un côté, l'auteur engage à la lecture, de l'autre, il pose de surprenantes limitations.

Il déroule une chronologie, apporte ses réflexions, s'arrête sur Monaco, Bordighera,

Breton, Mai 68, *Amour Anarchie*, le Palais des congrès, sur des rencontres et sur des lieux, insère des textes de Ferré, de Benoit XVI, de Lucien Rioux, s'ouvre à de nombreuses références ou échappées diverses, engage des parallèles Ferré-Gainsbourg, invite les poètes et les interprètes. Tombé dans Ferré avec le disque blanc paru en 1969, Maurice Alexandre est dans le désir de faire connaître son « Métamec », apporter sa petite pierre bibliographique, dire aussi sa déception des multiples parutions éditoriales de ces dernières années. C'est le point dominant de sa *Goulée de souvenance*.

Las, la dualité évoquée en quatrième de couverture et en avant-propos se poursuit au long du livre, parasitant la lecture, réduisant le travail à un « livre hybride, patchwork », le récit graphique inspiré de *Benoît Misère* et dessiné par Yolande Alexandre mené par deux « autodidactes tâcherons », au final « pas un livre savant » mais un « kaléidoscope de sensations », en point d'orgue « le résultat vaut ce qu'il vaut ». Toutes choses de terrible efficacité pour masquer une passion et détourner le lecteur. Par ailleurs, les sources ne sont pas toujours indiquées, les guillemets de sortie, les relâchements orthographiques, syntaxiques, stylistiques, typographiques nombreux. Restrictions faites, non pour accabler et annuler un travail, mais pour regretter l'absence de relectures à même de gommer les erreurs et mettre en évidence le plaisir et la passion de son auteur, son « itinéraire amoureux », ce faisant, le plaisir et le bonheur du lecteur. Restrictions partagées *in fine* par Maurice Alexandre qui annonce, pour un deuxième pressage éventuel, « des modifications d'importance », supprimant ses auto-dévalorisations, prolongeant quelques fins de chapitres, corrigeant les carences de forme, de façon à présenter une *Goulée* plus harmonieuse, plus fidèle à son auteur et à Léo Ferré.

Édité par l'auteur – dans un tirage très confidentiel – *Une goulée de souvenance* est disponible à son adresse : Maurice Alexandre, 55 rue Samuel-de-Champlain, 14600 Honfleur (20 €, port compris).

Les géants de la chanson

Il y a eu dans le passé de nombreuses collections biblio-discographiques de grands compositeurs classiques, d'étoiles du jazz, très peu de figures marquantes de la chanson. Depuis le 25 août 2016, bimensuellement, *Le Monde* et *Télérama*, en collaboration avec Universal Music, comblent le manque avec *Les géants de la chanson*, livres-CD comprenant un *Best of* de vingt titres, un livret rédigé par Bertrand Dicale, un poster de sélection d'articles parus dans les deux journaux. Un cahier spécial paru dans *Le Monde* du 26 août, avec les contributions de Sylvain Siclier, Stéphanie Binet, Francis Marmande, présentait la collection.

Après Brel, Hallyday, Brassens, Barbara, Gainsbourg, Nougaro, Bashung, Delpech, Dalida, Balavoine, Polnareff, Reggiani, Sardou, Gréco, Lavilliers, Mitchell, le n° 17 consacré à Ferré, est paru le 23 mars 2017. Avec matière à discussion sur le choix des artistes, le mélange des genres, l'alliance des épiciers et des orfèvres, des géants et des génies, l'ordre de parution de cette collection de « vulgarisation ».

Le poster d'archives ouvre, un peu, de la réception critique de Ferré : le répétitivement biographique (Anne-Marie Paquotte), l'exercice d'admiration (Robert Belleret) ou d'émotion (Danièle Heymann), le jet d'acide (Claude Sarraute). Le CD rassemble des incontournables, quelques titres plus secrets, *La Mélancolie*, *Quartier latin*, *L'Amour fou*, *L'Adieu*, convoque Apollinaire, Aragon et Caussimon, oublie Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, se limite – Universal oblige – aux années 1960-1973. Le livret, joliment présenté, habillé de photographies d'Alain Marouani, Jean-Pierre Sudre, Geneviève Vanhaecke, présente six chapitres : un récit biographique, *Paris Canaille* et la censure, le survol de sept disques, les poètes, Paul Castanier, les paroles, partielles, des vingt titres du CD.

Les géants de la chanson (11,90 €), à suivre.

Jean Vasca, la concordance des chants

Le titre de son dernier livre rassemblant *Poèmes et Chansons 1964-2014*, et quelques inédits, disait la quête de Jean Vasca, sa recherche de *La Concordance des chants* précisée sur quelques lignes « en guise de préface » : « En marge des Sorbonne et des Showbiz, je me suis ouvert un territoire, un terrain vague où obstinément creuser mon sillon et semer mes mots et mes notes. Le poème, la chanson : mes deux béquilles pour aller mon chemin. J'en lâche une, et je boite. Interaction donc, interpénétration, entre la poésie et la chanson, entre le champ poétique et le chant "chansonnier". J'écris, je dis, je chante, c'est d'une même voix, mais avec des intonations différentes. Je crois à une oralité qui ne s'oppose pas à la graphie mais qui donne à l'écriture son supplément de chair. J'ai toujours ressenti cette intuition d'une concordance des chants, ce qui m'a valu l'attention et l'amitié de quelques uns, l'indifférence et le mépris des autres. Ainsi va... ». Ainsi allait-il de cette profession de foi jamais modifiée, entre poèmes et chansons, sept livres et vingt-cinq disques, le dernier, *Saluts !*, sorti en 2015. Ainsi allait Jean Stiévenard, Vasca de son nom d'artiste, né le 25 septembre 1940 à Bressuire (Deux-Sèvres), mort dans son sommeil, le 21 décembre 2016, à Rivières (Gard).

Son chemin de poésie s'était ouvert au début des années soixante, ses premières compositions, « tout Ferré », chantées Chez Paul, un bistrot de la Mouffe, rue du Pot-de-Fer, les débuts dans le cabaret de René-Louis Lafforgue, L'École buissonnière, la rencontre avec le compositeur André Almuro, la production d'une émission de radio, *Présence du verbe*, les premiers disques, *Les Routes* en 1964, *Chanson 4 étoiles* en 1965, d'autres cabarets, La Contrescarpe, Chez Georges, L'Écluse, Le Bateau ivre, quelques complicités fondatrices – Magny, Martin et Sèvres, Lapointe, Fanon et Gougoud –, Bérumont aussi et la sortie, en 1968, chez BAM, la Boîte à Musique d'Albert et Odile Alvares, d'un disque dans la fabuleuse *Fine fleur de la chanson*, le quatrième d'une collection qui connaîtra onze parutions inoubliées. Il y aura son premier recueil de poésies, *Jaillir*, en 1969 (Pierre-Jean Oswald), des concerts de plus en plus nombreux, en France et à l'étranger, les tournées dans les MJC, l'attention des « spécialistes » de la chanson, les prix de toutes les académies.

Des débuts très remarquables entre « attention et amitié », « indifférence et mépris », une dualité qui s'étendra sur cinquante ans. Un premier passage à l'Olympia en 1974 dont Lucien Nicolas dira la réussite : « Le silence qui entoure la carrière de Vasca pouvait faire craindre que son passage à l'Olympia, le 5 octobre, ne mobilise tout au plus que deux-cents personnes. Et bien non, il y en avait mille, et mille qui ne l'ont pas regretté, il faut le dire. C'est un événement, il faut le dire aussi, et les cent-cinquante personnes qui ne voulaient plus quitter le hall de l'Olympia, lorsque Vasca y est venu dédicacer ses disques et ses livres, n'y seraient pas restés si longtemps s'il ne s'était pas passé quelque chose. Passé quoi ? La révélation que Vasca n'est pas le chanteur froid et emm... que laisse croire une fausse réputation... » (*Chanson*, n° 12, novembre 1974) ; sa présence, en 1979, dans deux émissions de Jacques Chancel, *Le Grand échiquier* et *Radioscopie* ; les avatars de ses productions discographiques entre Polydor, Festival, RCA, à partir de 1984 en autoproduction ; le glissement progressif vers une absence journalistique interrompue par quelques revues de chansons, *Chanson*, *Paroles et musique*, *Chorus* ; un silence éditorial, exceptée la biographie-essai de Jean-Pierre Nicol (Éditions Rétro-Visueur, 1994), *Jean Vasca ou Les métamorphoses du soleil*, la collection *Poésie et chansons*, s'arrêtant en 1990, sans lui avoir donné sa place.

« La concordance des chants » définit la création de Jean Vasca, le mot imprimé qui joue ses arrangements avec le mot chanté. Il dira lors d'un entretien avec Daniel Pantchenko (*Chorus* n° 22, hiver 1997-1998) : « La chanson a toujours été à mes yeux le bras armé de la poésie ». Même si dans le couple, la musique – on a beaucoup dit qu'en Vasca prédominait le poète, qu'il fallait le lire plus que l'entendre ou le voir – peut paraître en position domestique. Lui-même acquiesçant quand, lors du même entretien, Daniel Pantchenko demandera : « Tu

es quand même plus mots que musique », il répondra : « Bien sûr. Je fais de la musique par rapport à un texte. Point ». Éternel débat vascaïen, éternelle question qui hiérarchise ou qui égalise, qui affirme et qui contredit... Dans son livre, Vasca a placé à la jointure *Poèmes et Chansons* – précisément en introduction de la deuxième partie – *Quand j'écris une chanson* qui dit les moments où l'écriture rencontre la composition : « Ça bute sur les mots, ça coince dans les notes mais ça se défriche lentement jusqu'au plus juste jusqu'au plus simple possible ne rien perdre ne rien trahir », un état d'esprit, une ambition plus qu'une recherche thématique : « Je fais corps avec la terre avec les étoiles avec les hommes / Et je pense alors aux amis de l'écoute à toutes ces présences qui clignotent / D'autres fois tout vient à travers les mailles serrées d'une colère d'une révolte d'une rage sourde / ... / Quand j'écris une chanson je me refais une beauté dans le miroir de l'impossible et c'est toujours de face toujours... ou presque ». Dans *Jean Vasca ou Les métamorphoses du soleil*, Jacques Bertin témoigne : « Dans ses chansons, il n'y a pas d'homme, pas de personnage, pas d'histoires ; rien que des atmosphères, des désirs, des images, du lyrisme. Pas de "moi je" mais les forces telluriques en action et un abdomen d'où sort un désir d'exister qui n'est jamais distrait par l'anecdote ou le contingent ». En lui, la permanence d'un bloc, un retour obsessionnel à la même chanson « que je travaille et qui me travaille ». Une chanson solaire, cosmique, libertaire aussi, qui refuse le couplet-refrain, préfère à l'impair verlainien le pair immuable de ses strophes et de ses vers, sur une voix qui en impose, une place forte de la chanson française, amenant à lui trois musiciens qui l'ont accompagné, successivement, sur l'ensemble de sa carrière, Barthélémy Rosso, Michel Dévy et Robert Suhas, amenant *Des mots jetés sur la guitare*. Tout ceci faisant Jean Vasca, prioritairement, chanteur...



Jean Vasca, à Tharaulx, dans les années 1990, photo d'Annie Vasca

Au jeu des compagnonnages et des influences reviennent quelques noms, les mêmes. Dans *Le Cabaret « rive gauche »* (L'Archipel, 2006), Gilles Schlessier cite une double parenté, « le feu sacré de Ferré et la fureur de Nougaro », évoquée déjà par Angèle Guller dans *Le 9^{ème} art* (Volkaer, 1978) : « S'il fallait établir une filiation spirituelle, je l'apparenterai, en partie, à Léo Ferré, en partie à Claude Nougaro. Mais cette parenté n'implique pas pour autant une ressemblance ». Jacques Bertin voyait Vasca « prendre la succession des Leclerc, Ferré, Brassens... en lançant le défi plus loin. Et ce qu'il fait, bien sûr, ne ressemble en rien aux grands anciens ». À charge pour l'Histoire et la postérité d'acquiescer, de nuancer... Avec les confidences de Vasca disant à Jean-Pierre Nicol qu'il avait en chansons « un sacré carré d'as : Ferré, Trenet, Leclerc, Nougaro. Ensuite pas mal d'autres ». Ferré, « le patron », « tout Ferré » qu'il chantait Chez Paul, qu'il suivait en concerts, en disques et en émissions de radio, à qui, dès 1965 il faisait passer, *Les Routes* et une lettre, lors d'un concert de Ferré au festival du Marais, qu'il rencontrera après une représentation du *Bobino 69* lors d'un dîner chez Barthélémy Rosso,

guitariste mitoyen. Et puis deux Ferré que Vasca interprétera lors du festival *Alors chante* de Montauban, en 1992, *La Mort* et *La Poésie fout l'camp Villon !*, titre qu'il mettra, l'année suivante, dans son 30-cm *De révolte et d'amour*, qu'il insérera dans ses tours de chant. Peu après, quelques lignes que Ferré enverra à Vasca : « "La poésie fout l'camp, Vasca" ! Et toi, tu es là, avec tes mains et ta voix, et tu la retiens amoureusement. Puisse-t-elle t'emmener un jour avec elle. C'est François Villon qui me l'a dit ». Une proximité avec Ferré qu'il gardait pour lui. Son entretien avec Daniel Pantchenko se terminant sur une confidence : « J'entretenais une amitié profonde avec Léo Ferré, mais j'ai toujours été discret là-dessus », précisée dans le texte qu'il nous donna en 2008, *Mes années Ferré Mes années Léo* (CLN n° 22).

Dans les années soixante-dix, après leurs premiers disques entre 1964 et 1970, Vasca et quatre chanteurs firent, dans les contre-allées de la chanson, bande à part, *La bande des cinq* que Jacques Bertin présente dans le livret du disque qu'il a conçu en 2010, *Notre vie fut une jeunesse !* : « Une bande. Bertin, Brua, Elbaz, Juvin, Vasca. Une bande, ce n'est pas une forteresse. Ni une Équipe de France. Ni une académie. Une bande, ça s'évase, ça déborde, ça fuit de partout ! Chacun de nous avait d'autres amis, d'autres compagnonnages, les copains d'alors étaient des dizaines ! Aussi talentueux que nous, bien sûr ! Ou plus (ou moins). Et je ne vais pas nommer tel ou tel : ce serait faire injure à un troisième, que nous avons aussi aimé. Et il y avait d'autres bandes, juste à côté. Mais voilà, c'était lui, c'était moi, c'étaient eux, c'était le hasard, c'était comme ça, c'était notre bande. Nous. Si différents et si semblables ! Réunis à force de palabres, de coups de mains, d'éclats de rire... À cause d'une semblable décision de tenter la liberté. Un même amour de la poésie, de la parole non formatée. La tentative de continuer à inventer "la chanson poétique", cet art nouveau, à la suite des grands anciens. Sans tricher, sans appliquer des règles, sans imiter, sans barguigner. Réunis aussi parce que nous croyions (Juvin un peu moins, peut-être, en apparence...) à l'action collective, aux vertus de l'association, du syndicat... ». Ce disque présente trois ou quatre chansons de Brua, Juvin, Elbaz, Vasca, deux interprétations de Bertin, l'une, le chant de cette bande *Adieu, amis de la jeunesse !*, l'autre, son hymne, *Amis, soyez, toujours...* de Vasca. Une histoire de chansons et d'amis, aujourd'hui arrêtée. Quatre sont partis, reste Jacques Bertin *Seul, dans le paysage*, restent leurs chansons au très haut de la chanson française.

Il y eut, aussi, pour Jean Vasca, et Annie son épouse, la découverte du Gard, dans les années soixante-dix, Tharaux d'abord, en été, Rivières, définitivement, à partir de septembre 2005. La maison de Tharaux où se réunissait la bande des cinq, « une espèce de symposium, partie séminaire et partie rigolade » écrira Bertin, où s'organisa un festival pour les gens du village, où se fit la rencontre avec Édouard Chaulet, maire de Barjac, où naquit l'idée du festival de Barjac. Sous le parrainage de Jean Ferrat, Jean Vasca a été de la création, en 1992, de *En chanson dans le texte* à la superbe programmation, Michèle Bernard, Bernard Haillant, Joyet et Roll Mops, Jacques Bertin, Marc Ogeret, Claude Vinci, Jean Vasca. Sans suite pour lui, un festival renaîtra, en 1996, *Chanson de paroles*, avec d'autres. Cette année, avec Jean-Claude Barens à la direction artistique, à l'invitation de Cathy Chaulet, Jean Vasca devait revenir à la source lors d'une nouvelle édition de *Barjac m'enchanté*, les 2 et 3 août, deux concerts à partir de *La Concordance des chants*. Les dates ont été maintenues, une autre concordance recherchée, Vasca, à bras le cœur « évitant le commémoratif, recherchant le joyeux » selon le vœu d'Annie Vasca, la première avec Jacques Bertin, la deuxième avec Bruno Ruiz, pour dire un chant présent, le désir de *Si j'ai fait chanteur* : « Si j'ai fait chanteur paroles et musique / C'est que j'ai d'puis toujours l'écharde au cœur / ... / Si j'ai fait chanteur pas bouffon ni star / "Homme qui chante" comme le disait Félix / ... / C'est pour trouver les gués les passages / Faire enfin sauter la vieille camisole / Célébrer la vie malgré ses saccages / Boire à même les mots de sacrés alcools / C'est pour cet instant paniquant sublime / Où le jour se lève sur la scène nue / Cette vérité ouvrant ses abîmes / Portée par l'écho d'amis inconnus ». Ces amis connus et inconnus qui porteront l'écho, prendront date, pour que vive le chant de Jean Vasca.

ans (1987) sur une musique déjà utilisée dans *L'Opéra du pauvre* (1984), mis à l'écart par tous les interprètes, ou *Les Étrangers*, *Les Métamorphoses du vampire* et *Spleen*, en découvrant d'autres comme *La Poésie fout l'camp Villon !*, ou *Le Léthé*, quinze titres, moitié Ferré paroles et musique, moitié poètes, Verlaine, Caussimon, Francis Claude et quatre Baudelaire, tous traduits, adaptés par Keico Wakabayashi.

On peut contacter Keico Wakabayashi par courriel : keico@abox8.so-net.ne.jp

À Léo

On a présenté lors de sa sortie en téléchargement (CLN n° 30), la collaboration de Francis Lalanne avec le groupe de rock marseillais Carré Blanc, leur album *À Léo*. En février est parue la version « physique » chez Frémeaux & Associés, un double CD, les chansons, un entretien de Lalanne avec Paul Fargier, un livret.

Cinq titres (plus quelques introductions) ont été arrangés par Carré Blanc, *C'est extra*, *Vingt ans*, *Jolie même*, *L'Affiche rouge*, *À Léo*, la promesse, un retour vers Zoo, cinq autres, à piano dominant, cordes, flûtes, un côté plus mélancolique, *Avec le temps*, *Les Anarchistes*, *Pauvre Rutebeuf*, arrangés par Samuel Safa, *La Mémoire et la mer*, *À Léo*, par Francis Lalanne. D'un titre à l'autre, Francis Lalanne joue de cette complémentarité, de ce clair-obscur, poursuit le dialogue avec Ferré jusqu'à *Pauvre Rutebeuf* interprété sur leurs deux voix, deux pianos, celui de Ferré, celui de Philippe Brich, alternées ou superposées, dialogue plus que duo.

Tout le disque traduit la reconnaissance vers « un repère, un exemple, un maître, un frère, un guide, un soleil », dans un souffle qui, parfois, s'emballe et s'exagère vers l'emphase, vers une *Affiche rouge* par trop véhémence. L'entretien, s'il raconte les hauts et les bas de la vie d'artiste de Lalanne, l'insistance sur « Francis », exprime surtout une fidélité et une sincérité sans failles vers Ferré, explique des interpellations plus que des interprétations.

À Léo refuse le monocolore, joue du murmure et du cri, de la caresse et du coup de poing, de l'acoustique et de l'électrique, va dans l'appropriation totale, la dépasse – que vient faire dans *Vingt ans* « On se fout du "rire" comme du quart » ? –, donne à entendre un Ferré dont Lalanne dit : « Ce n'était pas un cœur qu'il avait, c'était une église ».



Léo Ferré legacy

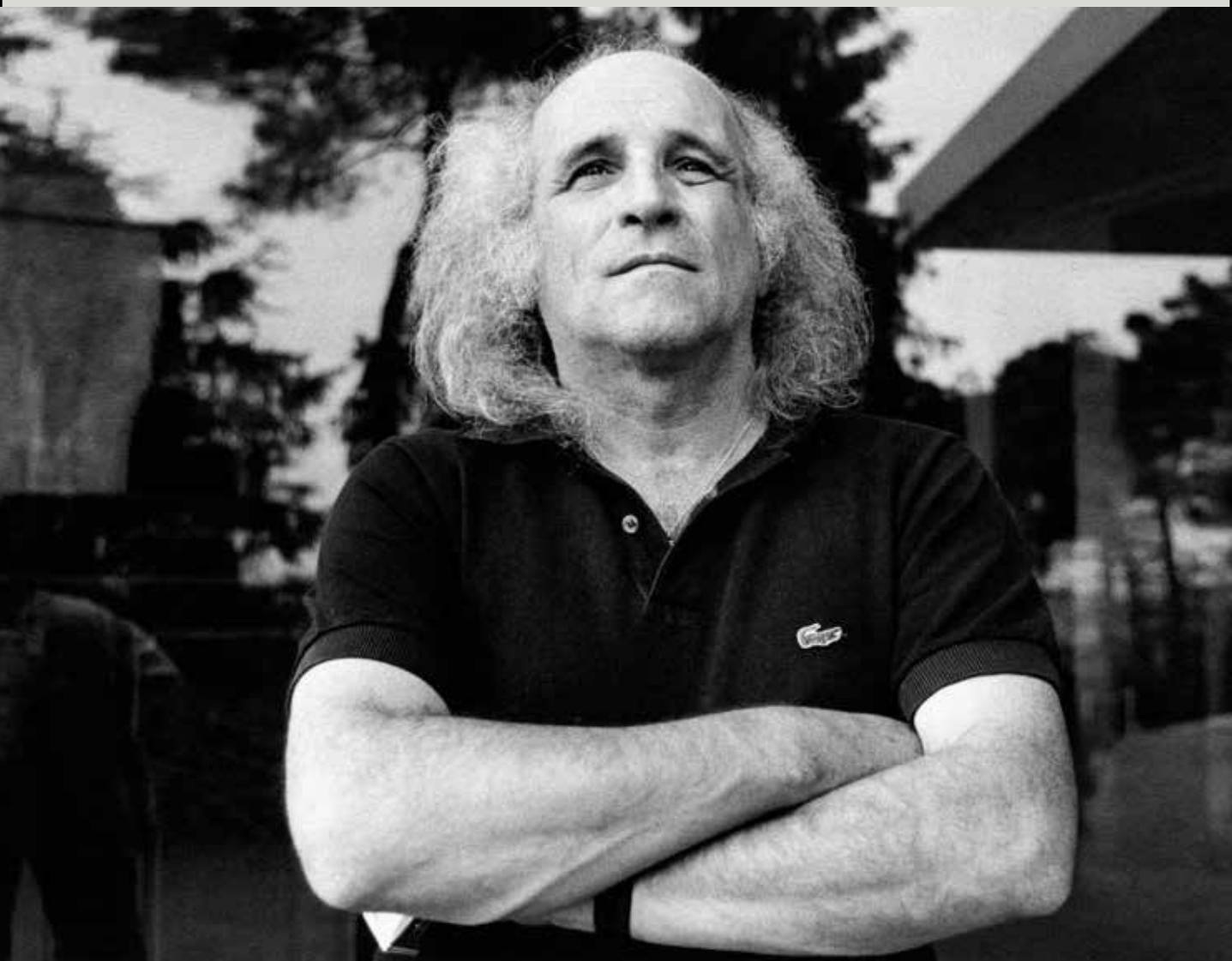


Ou, si l'on préfère, *Léo Ferré l'héritage*. Et une autre façon d'aborder Ferré. *Éternel* jouait en studio et en CD, *Legacy* en public et en DVD, rassemblant onze interprètes filmés dans des lieux de rencontres ferréennes, Aulnoye-Aymeries, Gourdon, le Vingtième théâtre à Paris, le Tourny à Marseille, San Benedetto del Tronto, un générique multicolore, hommes et femmes, jeunes et moins, duos avec guitare, piano ou accordéon, trio, quatuor, sextet, un héritage distribué à des enfants naturels, chacun dans son inventaire et dans sa restitution : Annick Cisaruk, Christiane Courvoisier et Angélique Ionatos, Place des Arts et Pauvre Martin, Alain Meilland, Philippe Guillard et Serge Utgé-Royo, et, « seul mais pas à l'écart », Richard Martin.

Léo Ferré legacy enchaîne les chansons, en extraits ou intégralement, entrechoque les couleurs et les visions des interprètes, alterne les mises en voix et les mises en scène, les propos de Robert Horville, Christian Martinon et Alain Fournier, ceux des artistes : Angélique Ionatos voyant en Ferré un poète « digne de Char et Baudelaire », Alain Meilland, un artiste « qui aide à être à hauteur d'homme, à hauteur d'arbre », Richard Martin « en phase avec sa pensée », avec des mots qu'il « mâche avec bonheur comme s'ils m'appartenaient », plein de raisons qui font « qu'il aime cet homme ».

Léo Ferré legacy a été réalisé par Jean-Pierre Zirn, la Seine TV production (2014).

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°33